

CINEOPEN

FESTIVAL



PONTARLIER

THÉÂTRE BERNARD BLIER
& CINÉMA OLYMPIA

18.10 > 01.11.2021

CINÉ-CLUB JACQUES BECKER
03 81 69 12 63
WWW.CCJB.FR

REMERCIEMENTS

NOUS REMERCIONS TOUT PARTICULIÈREMENT

Marcel MÜLLER Swiss Films
Brigitte Lonchamp, Cinéma Olympia
Adeline STERN, Cinéma Le Royal
René Zaslavsky, Ciné-Club du Locle
Maria Matias & Claude Faivre, MJC Morteau
Morgane Bretilot, Cinéma Le Paris
Inter Film – UNICC
Raphaël CRETIN

L'équipe des bénévoles du Ciné-Club
Jacques Becker sans qui les projets de
l'association ne pourraient voir le jour.

NOUS REMERCIONS POUR LEUR AIDE PRÉCIEUSE

Le Ministère de la Culture – Direction
Régionale des Affaires Culturelles
Le Centre National du Cinéma & de l'Image
Animée
La Région Bourgogne-Franche-Comté
Le Conseil Départemental du Doubs
La Ville de Pontarlier
Le Fonds pour le Développement de la Vie
Associative

Établissement Renault, Pontarlier
Bonnet Traiteur, Pontarlier
La Crèmerie Marcel Petite, Pontarlier
AD Services, Pontarlier

PARTICIPATION AU FESTIVAL

CARTE 3 SÉANCES : 13 €
1 SÉANCE PLEIN TARIF : 5 €
1 SÉANCE TARIF RÉDUIT : 1,50 €

(- de 18 ans, étudiants, carte Avantages Jeunes, personnes handicapées, allocataires du RSA)

La billetterie Ciné-Club saison 2020/2021 (carte "3 séances" et billets) est valable pendant le Festival.

ENTRÉE GRATUITE aux séances pour les demandeurs d'emploi

*Toutes les séances du Festival se dérouleront dans la salle Jean Renoir du **Théâtre Bernard Blier** à l'exception des séances du vendredi 29 et samedi 30 octobre à 20H45 qui se dérouleront au **Cinéma Olympia** de Pontarlier.*

RENSEIGNEMENTS :
CINÉ-CLUB JACQUES BECKER
03 81 69 12 63
cineclubjacquesbecker@orange.fr
www.ccjb.fr

ANIMATION DES SÉANCES : Patrick Colle

COORDINATION, PROGRAMMATION & CONCEPTION DU PROGRAMME :
Romain Daddi

PROJECTIONNISTE :
Éric Fieg

CONCEPTION GRAPHIQUE :
La Petite Graphisterie

CORRECTIONS :
Danièle Martin, Daniel Vuillet
& Françoise Bouthiaux

IMPRESSION :
L'IMPRIMEUR SIMON
25290 Ornans

Dans le but de réduire les risques de transmission de la Covid-19, l'accès à ce lieu nécessite la

PRÉSENTATION D'UN CERTIFICAT SANITAIRE

Certificat dans
TousAntiCovid Carnet

Certificat
sur papier

Préparez un justificatif
d'identité, en complément du
certificat sanitaire

La conformité du certificat sera vérifiée à l'entrée selon les règles sanitaires en vigueur.
La vérification ne permet ni d'avoir accès, ni de stocker vos données médicales.

CinéOpen année 01

Petra Volpe, Stefanie Klemm, Karin Heberlein, Delphine Lehéricey, Bettina Oberli, Pierre Monnard, sont des noms qui vous semblent a priori inconnus dans votre filmographie personnelle... C'est une des raisons pour lesquelles nous avons fait choix de vous proposer pour cette première édition du CINÉOPEN un coup de projecteur sur ces réalisatrices et réalisateurs enracinés en Suisse voisine et porteurs d'une œuvre cinématographique originale.

Avec d'autres auteur(e)s qui vont dérouler le programme de cette seconde période festivalière, nous avons souhaité cette année mettre à l'honneur le nouveau cinéma de nos voisins les plus proches et leur donnons belle part pour cette programmation qui ponctue la 82ème édition des Rencontres du 7ème Art à Pontarlier.

Cette parenthèse inédite liée à une pandémie baissant le rideau de nos écrans jugés comme «non essentiels» va peser sur nos habitudes et nos façons de vivre nos sorties spectacles. Le cinéma retient son souffle et c'est une des raisons qui nous engagent à relever le défi de vivre 15 jours de grand écran, en relations fortes avec les cinémas du Locle, Sainte Croix en Suisse et Morteau plus Pontarlier (l'Olympia) de ce côté de la frontière.

Ce que nous souhaitons pour cette année première de CINÉOPEN, c'est la joie de partager un spectacle collectif, en retrouvant le chemin de la salle Jean Renoir, pour y vibrer à nouveau à la lueur du monde, y découvrir des œuvres qui redessinent notre rapport au présent, avec des projections, des débats, des rencontres avec des cinéastes, des militants pour un cinéma d'auteur.e.s, par une programmation audacieuse mettant en partage des films singuliers, engagés et engageants, ouvrant des chemins de côté, des traverses singulières, brisant codes et certitudes,

En nous souvenant que le cinéma reste un lieu de partage qui nous aide à lutter contre des réflexes de repli, nous désirons nous rappeler que le 7ème Art nourrit les valeurs émancipatrices de la culture, en s'appuyant sur la mission d'éducation artistique, avec la nécessité de développer la cinéphilie des plus jeunes, et de permettre encore et toujours l'appropriation par tous de la plus grande diversité d'œuvres cinématographiques !

19 films, dont je n'ai cité que les auteurs d'origine suisse, pays qui bénéficie d'un coup de projecteur particulier pour cette initiale de CINÉOPEN, vous emporteront pour une semaine cinématographique exceptionnelle ! et que vive le cinéma...

*Patrick Colle,
Président du Ciné-Club Jacques Becker*

LUNDI 25.10
20:45
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Suzanne LINDON
MONTAGE : Pascale CHAVANCE
IMAGE : Jérémie ATTARD
MUSIQUE : Vincent DELERM

INTERPRÈTES :
Suzanne LINDON (Suzanne)
Arnaud VALOIS (Raphael)
Dominique BESNEHARD (Gérard)
Frédéric PIERROT (Le père de Suzanne)
Florence VIALA, de la Comédie Française
(La mère de Suzanne)
Philippe UCHAN (Re)
Rebecca MARDER (Marie)

SÉANCE ACCESSIBLE GRATUITEMENT AVEC LA
CARTE D'ABONNEMENT ANNUEL DU CCJB

cinéma au féminin

SEIZE PRINTEMPS

SUZANNE LINDON | FRANCE | 2021 | 74' | VF

Suzanne a seize ans. Elle s'ennuie avec les gens de son âge. Tous les jours pour aller au lycée, elle passe devant un théâtre. Elle y rencontre un homme plus vieux qu'elle qui devient son obsession. Grâce à leur différence d'âge, ils pensent ne plus s'ennuyer ensemble et tombent amoureux. Mais Suzanne sent qu'elle risque de passer à côté de sa vie, celle de ses seize ans qu'elle avait tant de mal à vivre comme les autres.

« D'une maîtrise et d'une finesse remarquables » **LE MONDE**

« D'une douceur et d'une poésie enchanteresses » **BANDE À PART**

Trois questions à SUZANNE LINDON

D'où vient votre envie, très manifeste dans *Seize Printemps*, de faire du cinéma ? De mettre en scène ? Autrement dit, de faire confiance pleinement à cet art pour raconter une histoire et ne pas se contenter de mettre un scénario en images ?

Mon envie de passer derrière la caméra est un peu particulière. Depuis que je suis née, au contraire des enfants qui rêvent de faire plein de métiers, j'ai toujours voulu jouer dans des films. Mais j'avais trop peur de le dire car j'ai déjà une famille qui s'y colle (rires). J'étais très timide par rapport à cela. Et pour le faire et surtout pour le faire bien, j'avais envie de me sentir choisie pour les bonnes raisons. Donc je me suis dit que pour jouer dans un film et me sentir légitime de le faire, il fallait que je l'écrive. Puis, petit à petit, je me suis attachée à cette histoire et me la suis appropriée. J'ai eu peu à peu des images en tête et j'ai eu envie de passer à la réalisation.

Quel est votre rapport au cinéma ?

Le cinéma est l'endroit où je me sens libre. C'est là que je me sens bien. J'aime le cinéma sous toutes ses formes. J'aime regarder des films bien sûr mais j'aime aussi les écouter. J'apprécie l'idée que ce soit un travail qui se fait en équipe, une construction à plusieurs même si elle va dans le sens d'un metteur en scène. Je n'étais jusque-là jamais vraiment allée sur un tournage, je n'avais pas vraiment vu comment cela fonctionnait et pourtant je me suis sentie d'emblée chez moi car je me suis sentie libre de faire ce que je voulais.

Dans *Seize printemps*, Suzanne a seize ans. Vous en avez vingt, on peut imaginer que vous êtes très proche de votre héroïne. Comment est né le scénario ?

Le film est avant tout né de l'envie de raconter un âge. Lorsque je l'ai écrit j'avais quinze ans. Soit un an de moins que Suzanne. Je l'ai écrit durant l'été entre mon brevet et mon passage en seconde. À un moment un peu particulier de ma vie. Je me sentais à la fois très bien dans ma vie que ce soit avec mes amis ou avec mes parents. Et cependant il y avait une sorte de mélancolie qui planait et que je n'arrivais pas à m'expliquer. Je me suis demandée si cela n'avait tout simplement pas à voir avec la période que je traversais et qui était l'adolescence. Un moment de la vie que je trouve compliqué car on découvre des choses, des sensations et des sentiments avant de se découvrir vraiment soi-même et de savoir réellement qui on est. Et ce que l'on veut. De plus j'ai toujours été très intéressée par les histoires d'amour et j'avais très envie de vivre des choses. Et en particulier de tomber amoureuse car c'est un sentiment qui m'intriguait. Mais que je ne connaissais pas. Et en fait, petit à petit, j'ai écrit l'histoire que j'aurais voulu vivre ...

MARDI 26.10
18:30
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Maryam TOUZANI et Nabil
AYOUCH
MONTAGE : Julie NAAS
IMAGE : Virginie SURDEJ
SON : Nassim MOUNABBIH

INTERPRÈTES :
Lubna AZABAL (Abla)
Nisrin ERRADI (Samia)
Douae BELKHAOUA (Warda)
Aziz HATTAB (Slimani)
Hasnaa TAMTAOUI (Rkia)

SÉANCE ACCESSIBLE GRATUITEMENT AVEC LA
CARTE D'ABONNEMENT ANNUEL DU CCJB

ADAM

MARYAM TOUZANI | MAROC | 2020 | 100' | VOSTFR

Dans la Médina de Casablanca, Abla, veuve et mère d'une fillette de 8 ans, tient un magasin de pâtisseries marocaines. Quand Samia, une jeune femme enceinte frappe à sa porte, Abla est loin d'imaginer que sa vie changera à jamais. Une rencontre fortuite du destin, deux femmes en fuite, et un chemin vers l'essentiel.

« Présenté au Festival de Cannes, ce beau film de femmes épouse le dilemme intenable que doivent affronter les filles-mères, toujours bannies dans le Maroc d'aujourd'hui. » **LA CROIX**

« Le film séduit par sa finesse et par son art du sous-entendu. » **POSITIF**

cinéma au féminin

Note d'intention de la réalisatrice

ADAM est l'histoire de deux solitudes qui s'apprivoisent, se confrontent, s'assemblent, de deux femmes prisonnières, chacune à sa manière, qui cherchent à trouver refuge dans la fuite, le déni. Samia est emprisonnée par l'enfant qu'elle porte, par cette vie qui pousse à l'intérieur, jour après jour, qui se matérialise malgré elle. Et Abla est prisonnière de cette mort qui a glacé son existence, de ce deuil qu'elle a refusé de faire, la transformant en un être désincarné. Ces deux femmes sont mises face à la vie dans ce qu'elle a de plus beau et de plus cruel à offrir. Et au cœur de cela, la naissance, la maternité. Cette chose qui nous dépasse, nous transcende, qui vient réveiller en nous nos instincts primitifs, aussi enfous soient-ils. La vie qui s'impose, dans Adam, comme la mort, dans toute sa grandeur...

Ce film est né d'une vraie rencontre, douloureuse mais inspirante, qui a laissé en moi des traces indélébiles. J'ai connu la jeune femme qui m'a inspiré le personnage de Samia. Elle a atterri à Tanger, fuyant sa famille, après avoir été mise enceinte puis quittée par un homme qui lui avait promis le mariage. Par crainte, par honte, elle n'avait rien dit à ses proches et avait caché sa grossesse pendant des mois. Loin de chez elle, elle espérait accoucher en cachette de son enfant et le donner pour revenir dans son village. Mes parents l'ont accueillie quand elle est venue sonner à notre porte, sans la connaître. Son séjour, censé durer quelques jours, a duré plusieurs semaines, jusqu'à la venue au monde de son enfant. Cette Samia était douce, réservée, aimait la vie. Sa douleur, j'en ai été témoin. Sa joie de vivre, aussi. Et surtout, son déchiement vis-à-vis de cet enfant qu'elle se trouvait obligée, d'après elle, d'abandonner pour continuer son chemin. Son refus de l'aimer, au début, car elle refusait de le regarder, le toucher, l'accepter. J'ai vu cet enfant s'imposer à elle, petit à petit, cet instinct maternel viscéral se réveiller, en dépit de ses efforts pour l'étouffer. Je l'ai vue l'aimer, malgré elle, l'aimer de l'amour indéfectible d'une mère, sachant que son temps avec lui était compté. Le jour où elle est allée le donner, elle a voulu se montrer forte, se montrer digne. Je comprenais son geste, et je trouvais son acte courageux car j'ai senti la souffrance que cet abandon représentait pour elle. En même temps, au fond de moi j'avais l'espoir qu'elle le garde, qu'elle affronte la société, ses parents, sa famille. J'étais certainement naïve et le suis encore, sans doute. Mais je sais aussi que sa blessure restera ouverte à jamais. Je n'imaginai pas, à l'époque, que je porterais cette femme en moi pendant tant d'années.

Quand j'ai ressenti pour la première fois mon propre enfant bouger en moi, quand j'ai vu mon ventre s'arrondir et se transformer en un ventre de mère, j'ai pensé à cette jeune femme. À son choix, à son déchiement. Et j'ai ressenti l'urgence. L'urgence d'écrire, de raconter. Son histoire est venue se joindre à mes propres blessures, à mon expérience de la perte, du désarroi que l'on peut ressentir, du déni, du deuil qui n'est pas fait. Mais aussi à ma joie d'être mère. (...)

MARDI 26.10
20:45
Théâtre B. Blier

SCÉNARIO : André KÜTTEL
MONTAGE : Julie NAAS
IMAGE : Darran BRAGG
MUSIQUE : MOJO 3

INTERPRÈTES :
Luna MWEZI (Mia)
Sarah SPALE (Sandrine)
Anouk PETRI (Lola)
Delio MALÄR (Buddy)
Jerry HOFFMANN (André)
Thomas U. HOSTETTLER (Serge)
Caspar KAESER (Gasser)

SÉANCE ACCESSIBLE GRATUITEMENT AVEC LA
CARTE D'ABONNEMENT ANNUEL DU CCJB

nouvel cinéma suisse

NEEDLE PARK BABY

PIERRE MONNARD | SUISSE | 2020 | 100' | VOSTFR

Printemps 1995 : après la fermeture de la scène ouverte de la drogue au centre de Zurich, Mia, 11 ans, et sa mère, Sandrine, s'installent dans une idyllique petite ville de l'Oberland zurichois. Hélas, pour Mia, ce nouveau lieu de vie n'a rien d'un paradis. Sandrine est toxicomane et n'aurait jamais dû obtenir la garde de sa fille. Mia se réfugie alors dans un monde fantastique avec un ami imaginaire. Elle lui parle et s'invente une vie sur une île fantastique avec sa mère, loin de la drogue ...

« Pierre Monnard dépeint avec vigueur l'enfance d'une fille déchirée entre son besoin de stabilité et l'amour pour sa mère toxicomane. » **CINEMAN**

LES ENFANTS DU PLATZSPITZ (Needle Park Baby) est une histoire à peine croyable qui a déjà provoqué l'émoi lors de la parution du livre du même nom. Pour la première fois, quelqu'un racontait la vie d'un enfant dans le milieu de la drogue, dans notre pays, en Suisse. C'est aussi l'histoire d'enfants que tout le monde a oubliés. Oubliés par leurs parents toxicomanes et oubliés par des autorités dépassées qui ont dû, sans y être préparées, s'occuper de toxicomanes après la fermeture de la "Scène ouverte" de la drogue, des toxicomanes qui ont soudain fait leur apparition dans leurs paisibles communes d'origine. Le livre de Michelle Halbheer est rapidement devenu un best-seller, les journaux en ont abondamment parlé et la télévision a même consacré une émission de talk-show, le « Zyschtigsclub », au sujet. Nous avons rencontré Michelle Halbheer plusieurs fois pendant l'écriture du scénario et avons eu avec elle des échanges très personnels. Elle nous a aussi raconté de nombreuses histoires qui ne figurent pas dans le livre. Ces entretiens ont considérablement apporté au travail créatif et nous ont aidé à développer une histoire de passage à l'âge adulte à la fois captivante et authentique.

LES ENFANTS DU PLATZSPITZ est une histoire racontée presque exclusivement du point de vue de la protagoniste de 11 ans, Mia. Nous la suivons dans tous les moments de sa vie, à la maison, à l'école et pendant son temps libre, avec sa bande de copains et nous montrons au spectateur le terrible dilemme auquel Mia est confrontée. Une question si douloureuse que bien des adultes auraient du mal à y faire face : qu'êtes-vous prêts à sacrifier pour sauver la personne que vous aimez le plus ? votre vie entière ? Votre existence ? Et combien de temps seriez-vous capable de regarder la personne la plus proche de vous se détruire elle-même avant que cela ne vous détruise vous-même ? Pour Mia, la réponse semble claire : elle éprouve le besoin impérieux de l'amour de sa mère Sandrine et veut préserver ce sentiment à tout prix. Une fatale dépendance dont Mia ne pourra se libérer qu'à la fin. On pourrait presque dire que la dépendance de Sandrine à l'héroïne est comparable à la dépendance de Mia à Sandrine.

Et c'est cet amour désespéré et autodestructeur de Mia pour Sandrine qui constitue la trame du film. Nous voulions montrer cette relation mère-fille de manière aussi brute, authentique et émotive que possible. En cela, LES ENFANTS DU PLATZSPITZ se différencie des autres « films sur la drogue » comme REQUIEM FOR A DREAM par exemple, en raison de l'inversion du point de vue. Nous ne racontons pas l'histoire des junkies mais l'histoire de leurs enfants oubliés. La narration oscille donc entre une réalité brutale et un monde imaginaire poétique. Un monde imaginaire dans lequel Mia s'échappe dès qu'elle le peut pour se protéger de l'horreur du quotidien. Mia s'est inventé pour ce faire un ami imaginaire, né de son amour pour la musique : Buddy. Et si c'est précisément une icône des années 50, ce n'est pas un hasard. Le père de Mia qui lui manque terriblement depuis la séparation de ses parents, fan de Buddy Holly, a fait découvrir cette musique à sa fille. Ce qui fait de Buddy l'alter ego de Mia mais également son lien avec le père absent. Incarné par un acteur réel, Buddy interagit avec Mia comme une personne normale mais demeure invisible pour les autres personnages du film. (...) **André Küttel & Pierre Monnard**

MER. 27.10
18:30
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Karin HEBERLEIN
MONTAGE : Gabriel LOBOS
IMAGE : Marien GRASSINGER
MUSIQUE : Dominique DREIER et Killian
SPINNLER

INTERPRÈTES :
Anja GADA (Sami)
Jana SEKULOVSKA (Leyla)
Rabea LÜTHI (Joe)
Danijela MILIJC (Malenka)
Astrit ALIHAJDARAJ (Adem)
Karim DARWICHE (Denis)
Jennifer PEREZ (Carmen)
Yara-Zoë PAPARO (Yara)

SAMI, JOE AND I

KARIN HEBERLEIN | SUISSE | 2020 | 94' | VOSTFR

Sami, Joe et Leyla forment une clique de filles inséparables. Bavardant et riant, elles déambulent dans l'agglomération d'une grande ville de Suisse. La fin de leur scolarité aurait dû être le début d'un été passionnant, mais les adolescentes pleines de vie doivent faire face à beaucoup de choses. Sami souffre à cause de ses parents trop stricts, Joe doit s'occuper de ses frères et sœurs jour après jour, et Leyla est nerveuse à l'idée de commencer son apprentissage dans une grande cuisine. Toutes trois sont confrontées à des choix et des décisions importantes à prendre : que veulent-elles réaliser dans leur vie ? Dans une époque pleine de changements, leur amitié semble être la seule constante, mais lorsque les événements se renversent, elle est mise à rude épreuve.

nouvel cinéma suisse

Questions à KARIN HEBERLEIN

D'où est venue l'idée de l'histoire de ces trois jeunes femmes inséparables ?

Le point de départ de l'histoire était une image des trois confédérés lors du serment du Grütli, qui m'est parvenue par hasard. J'avais déjà pris connaissance de cette représentation à l'école, mais elle n'avait jamais éveillé ma curiosité. Notamment parce que visuellement, c'était beaucoup trop éloigné de ma réalité – bien qu'il s'agisse en fait, et je m'en rends compte maintenant, d'un moment de subversion et de solidarité en termes de contenu : un serment secret plein de pouvoir qui représente l'amitié et la solidarité. Mes propres souvenirs de moments de conspiration ont refait surface et j'ai commencé à remplacer dans mon imaginaire les trois têtes confédérées de manière ludique. C'est ainsi que s'est formée l'image des trois amies au point de rencontre. Dans mon travail cinématographique, le cœur émotionnel de l'histoire se trouve dans le travail que j'ai fait avec les jeunes ces dernières années. Ces rencontres avec ces adolescent.e.s m'ont fortement influencée et m'ont profondément touchée. C'est de là qu'est né le besoin de créer un film qui reflète leur réalité, leurs difficultés, mais aussi leurs rêves. La solidarité et l'amitié ont aussi été une bouée de sauvetage pour moi à cet âge, et je voulais mettre cette force au centre du récit. En plus, j'avais remarqué que la sélection d'histoires qui racontent le point de vue de – et non sur – les jeunes femmes est encore très réduite. Enfin, je voulais faire un film qui donne une voix honnête aux expériences qui m'ont été confiées, et montrer le monde tel que je le perçois autour de moi.

Quelques mots sur le processus de réalisation du film ?

Dès le début, l'objectif était de raconter une histoire sur les jeunes, pour les jeunes. C'est la psychologie et l'état d'esprit de l'adolescence qui se plaçaient au centre de nos décisions, qu'il s'agisse du contenu, de la forme, ou de la façon de travailler. L'équipe se devait donc d'être flexible, pour donner le plus de liberté possible aux filles sur le plateau. Regina Gyr, la costumière, a aussi tenu à impliquer les trois actrices dans le processus décisionnel des costumes. Avec le DoP Gabriel Lobos, nous avons discuté des différentes esthétiques et prises d'images : nous avons testé des prises de vue en selfie / iPhone, envisagé de traduire le langage visuel «jeune» avec une narration forte et divers clips rapides, ainsi que de mélanger les formats. Mais les répétitions avec les actrices nous ont conduits dans une direction tout autre. Il nous est alors paru évident qu'une caméra non agitée, calme, dont le cadrage est discret et qui maintient la perspective au niveau des yeux, sert le récit de manière plus honnête. La caméra impose moins d'effets, et permet aux spectateurs de se concentrer sur les détails. Cela crée une proximité avec les protagonistes, et permet le déroulement d'une histoire subtilement racontée.

MER. 27.10
20:45
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Jessica HAUSNER et
Géraldine BAJARD
MONTAGE : Karina RESSLER
IMAGE : Martin GSCHLACHT
SON : Malcom CROMIE

INTERPRÈTES :
Emily BEECHAM (Alice)
Ben WHISHAW (Chris)
Kerry FOX (Bella)
Kit CONNOR (Joe)
David WILMOT (Karl)
Phénix BROSSARD (Ric)
Sebastian HÜLK (Ivan)
Lindsay DUNCAN (la psychothérapeute)

LITTLE JOE

JESSICA HAUSNER | AUSTRALIE, ALLEMAGNE, GB
2019 | 105' | VOSTFR

Alice, mère célibataire, est une phytogénéticienne chevronnée qui travaille pour une société spécialisée dans le développement de nouvelles espèces de plantes. Elle a conçu une fleur très particulière, rouge vermillon, remarquable tant pour sa beauté que pour son intérêt thérapeutique. En effet, si on la conserve à la bonne température, si on la nourrit correctement et si on lui parle régulièrement, la plante rend son propriétaire heureux. Alice va enfreindre le règlement intérieur de sa société en offrant une de ces fleurs à son fils adolescent, Joe ...

« Jessica Hausner mêle avec brio la série B et l'exercice de style. » **LE MONDE**

cinéma au féminin

Notes de la réalisatrice

LE MYSTÈRE

Ce secret que chacun porte en soi, c'est le point de départ de l'histoire. C'est toujours un secret difficilement compréhensible pour les autres, mais aussi pour l'individu lui-même. Ce mystère qui est en nous va émerger soudainement, et tout ce qui nous a paru familier jusque-là va sembler tout à coup énigmatique. Une personne que l'on croit bien connaître devient soudain étrange. La proximité devient distance. Le désir de compréhension mutuelle, d'empathie et de symbiose n'est plus satisfait. En ce sens, LITTLE JOE est une parabole de ce mystère que nous portons en nous. Dans le film, cela devient tangible par le biais de cette plante qui semble avoir le pouvoir de transformer les gens. Cette transformation fait surgir l'inhabituel et ce qui semblait rassurant, le lien entre deux personnes, se délite.

L'AMOUR D'UNE MÈRE

Dans les contes de fées et les histoires, mais aussi dans la vie, on a le sentiment qu'il existe, entre la mère et son enfant, une sorte de lien invisible qui fait qu'ils sont inséparables. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'un lien d'amour, mais en tout état de cause, c'est un lien qui ne saurait être brisé. Il forme d'ailleurs la base d'une responsabilité incontestable qu'aurait la mère par rapport à son enfant, une responsabilité qui ne saurait être remise en question. Toutes les mères qui travaillent ont l'habitude qu'on leur pose cette question, souvent chargée de sous-entendus : « Mais qui s'occupe de votre enfant quand vous travaillez ? ». LITTLE JOE raconte l'histoire d'une mère tourmentée par sa mauvaise conscience quand elle part au travail et qu'elle « néglige » ainsi son enfant. Une mère aux sentiments ambivalents car la plante qu'Alice a créée est comme un autre enfant pour elle. C'est son travail, sa création, le fruit de son labeur. Et elle ne souhaite pas non plus négliger cet autre enfant et encore moins le perdre. Mais alors, lequel de ses enfants Alice choisira-t-elle finalement ?

FOLLES DINGUES

Les deux personnages féminins principaux, Alice et Bella, donnent toutes deux le sentiment d'être instables psychologiquement. Alice se rend régulièrement à des séances de psychothérapie où elle évoque à la fois sa mauvaise conscience par rapport à son fils, son addiction au travail et ses peurs secrètes. On comprend que la menace qui semble peser sur la carrière d'Alice serait peut-être en fait la réalisation du désir le plus enfoui d'Alice, celui de se libérer du lien avec son fils, afin de pouvoir se concentrer sur ses désirs et intérêts profonds. Afin aussi d'avoir plus de temps pour elle. C'est un désir dont elle ne devrait pas avoir honte. Car quand enfin, elle accède à cette liberté, le film va connaître un dénouement heureux.

JEU. 28.10
18:30
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Charlène FAVIER et Marie
TALON
MONTAGE : Maxime POZZI GARCIA
IMAGE : Yann MARITAUD
SON : Gauthier ISERN, Louis MOLINAS
et Thomas BESSON

INTERPRÈTES :
Noée ABITA (Lyz)
Jérémie RENIER (Fred)
Marie DENARNAUD (Lilou)
Muriel COMBEAU (Catherine)
Maira SCHMITT (Justine)
Axel AURIANT (Max)
Cristina PEREIRA (Cecilia)
Gillray COUTINHO (Afonso)

FESTIVAL DE CANNES,
SÉLECTION OFFICIELLE 2020

SLALOM

CHARLÈNE FAVIER | FRANCE | 2020 | 92' | VF

Lyz, 15 ans, vient d'intégrer une prestigieuse section ski-études du lycée de Bourg-Saint-Maurice. Fred, ex-champion et désormais entraîneur, décide de tout miser sur sa nouvelle recrue. Galvanisée par son soutien, Lyz s'investit à corps perdu, physiquement et émotionnellement. Elle enchaîne les succès mais bascule rapidement sous l'emprise absolue de Fred...

« Un premier film intense et maîtrisé, qui décrit avec finesse les mécanismes de l'emprise pour mieux en faire ressentir toute la complexité. » **LA CROIX**

« Sidération, emprise : un premier film maîtrisé, à teneur autobiographique. » **TÉLÉRAMA**

cinéma au féminin

Questions à CHARLÈNE FAVIER

Comment est née l'idée du film ? Est-ce autobiographique ?

A l'adolescence, j'ai subi des violences sexuelles dans le milieu du sport. Comme beaucoup de victimes, j'ai intériorisé pendant de nombreuses années. J'ai construit ma vie professionnelle autour de la création et je me suis épanouie à travers la photographie, le dessin, le théâtre et le cinéma. Je n'avais jamais pensé que mon premier long métrage parlerait forcément de ce qui était enfoui au plus profond de moi. Pourtant, la nécessité de dénonciation a fait son chemin pour finalement éclore sur les bancs de la FÉMIS où j'ai écrit les premières lignes de ce scénario. Mais là encore, je ne m'autorisais pas à affirmer l'aspect autobiographique du projet. Car ma véritable histoire n'était pas dans le ski. Lyz n'est pas moi, ni sa famille la mienne, ni Fred mon agresseur. Mais le film est irrigué de mon histoire personnelle. J'avais un besoin fort de le transposer dans un autre milieu sportif. J'ai choisi le ski avant tout parce que j'ai grandi à Val d'Isère où dès mon plus jeune âge et jusqu'à mes 16 ans, ma vie n'était faite que d'entraînements et de championnats. Un corps qui souffre encore et encore, pour échapper parfois aux lois de la gravité me semblait beau et nécessaire à filmer. Ensuite, cette montagne me fascine et m'effraie à la fois. Elle m'offre un cadre naturel d'une beauté intense pour ce drame intime.

Comment s'est passée l'écriture de ce film ?

J'avais ce film en moi depuis très longtemps, mais je ne m'étais jamais « autorisée » à l'écrire, à le partager. C'est en arrivant à l'atelier scénario de la FÉMIS en 2014 que je suis enfin parvenue à faire « sauter » ce verrou. En écrivant ce scénario, j'ai voulu marquer toutes les étapes, les ambivalences et les états d'âme qui traversent mon personnage plutôt qu'illustrer uniquement les agressions et leurs conséquences. Dans ce travail, Marie Talon et Antoine Lacomblez m'ont apporté leur talent pour trouver le recul nécessaire pour saisir les enjeux dramatiques et Edouard Mauriat et Anne-Cécile Berthomeau, mes producteurs, m'ont soutenue et encouragée à aller au bout de mes intentions. Je me suis particulièrement attachée à faire ressentir le phénomène d'emprise psychologique. Fred use d'une triple domination qui rend Lyz vulnérable : celle de l'entraîneur qui conduit à la réussite sportive ; celle de l'adulte dont on doit suivre les règles et celle de l'homme qui impose ses pulsions. C'est cette emprise qui vient dévoyer l'émergence des désirs de Lyz en lui imposant les envies d'un autre et qui agit aussi sur sa psyché en altérant peu à peu sa perception du monde. Dans ce lycée de sport études, j'ai trouvé le contexte qui peut amplifier cette mainmise de l'adulte : le jeune âge des pratiquants les rend plus fragiles, le planning intense des compétitions les éloigne de leur famille, mais aussi les vestiaires qui brisent leur intimité. Peu à peu, Lyz perd la propriété de son corps, d'abord outil de performance puis objet de désir.

JEU. 28.10
20:45
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Murilo HAUSER, Karim
AÏNOUZ et Inès BORTAGARAY
MONTAGE : Heike PARPLIES
IMAGE : Hélène LOUVART
MUSIQUE : Benedikt SCHIEFFER

INTERPRÈTES :
Carol DUARTE (Eurídice GUSMÃO jeune)
Fernanda MONTENEGRO (Eurídice
GUSMÃO âgée)
Júlia STOCKLER (Guida GUSMÃO)
Gregório DUVIVIER (Antenor)
Bárbara SANTOS (Filomena)
Flávia GUSMÃO (Ana)
Maria MANOELLA (Zélia)
Antônio FONSECA (Manuel)
Cristina PEREIRA (Cecília)

PRIX UN CERTAIN REGARD,
FESTIVAL DE CANNES 2019

LA VIE INVISIBLE D'EURÍDICE GUSMÃO

KARIM AÏNOUZ | BRÉSIL | 2019 | 140' | VOSTFR

Rio de Janeiro, 1951. Eurídice et Guida, deux sœurs inséparables de 18 et 20 ans, vivent avec leurs parents et poursuivent chacune un rêve : Eurídice veut devenir pianiste, Guida cherche le grand amour. Lorsque Guida tombe enceinte, leur père coupe le contact entre ses deux filles.

cinéma au féminin

« Entre telenovela et mélo de la plus belle eau, et sur plusieurs décennies : une réussite absolue. » **BANDE À PART**

Questions à KARIM AÏNOUZ

Quelles ont été vos inspirations avant de commencer à travailler sur ce film ?

Cela a commencé par une expérience très personnelle. J'ai perdu ma mère en 2015. Elle avait 85 ans. C'était une mère célibataire et ça n'a pas été facile pour elle. Je sentais que son histoire et celle de nombreuses femmes de sa génération n'avaient pas été assez racontées – elles étaient en quelque sorte invisibles. C'est à cette époque que mon producteur, Rodrigo Teixeira, m'a fait lire le scénario de *LA VIE INVISIBLE D'EURIDICE GUSMÃO*. Je m'en suis tout de suite senti très proche. Les personnages du livre me rappelaient ma mère et sa sœur, ainsi que beaucoup de femmes de ma famille. C'était aussi un retour à mon premier film, qui est le portrait de ma grand-mère et de ses quatre sœurs. C'était une histoire qui célébrait ces femmes, documentant leur joie, leur douleur, et la solidarité qui les unissait. J'ai senti qu'il était temps de reparler d'elles, non plus sous la forme d'un documentaire, mais d'un mélodrame. J'ai toujours voulu faire un mélodrame, mais je voulais qu'il soit pertinent et actuel. Comment le rendre contemporain ? Je voulais créer un film qui soit émouvant et ample comme un opéra, avec des couleurs fluorescentes et saturées, un film excessif et plus grand que la vie. Partir du genre et en faire un film très personnel. Je voulais réaliser un mélodrame tropical.

Pouvez-vous nous décrire votre méthode de travail ?

Je ne sais pas s'il s'agit d'une méthode, c'est en tout cas une façon de fonctionner, qui m'est personnelle, et qui s'est instaurée après avoir réalisé quelques films. Sur le plateau, j'ai une obsession : arriver très tôt, être le premier sur le décor et l'arpenter seul, pour imaginer la scène, m'imprégner de l'espace, avant que les autres n'arrivent. Cet instant de solitude s'est souvent avéré crucial pour moi, ça m'a permis d'être plus précis quant à mes demandes. Une autre chose : j'ai l'habitude d'appeler mes acteurs par le nom de leur personnage. Cela me permet de rester dans le film, de nous garder isolés loin de la vraie vie. Dans le même ordre d'idées, pour ne pas briser la magie et nous permettre à tous de rester dans notre bulle, j'interdis les portables sur le plateau. Moi qui exige de tous de la concentration, c'est une des qualités de ma cheffe-opératrice, Hélène Louvart. Je n'avais jamais travaillé avec elle, et j'ai adoré notre collaboration.

Pouvez-vous nous parler de votre prochain projet ?

Ma mère était brésilienne. Mon père est algérien, kabyle. Mon grand-père paternel était très impliqué dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Mais, pour différentes raisons, il n'est jamais allé en Algérie. J'ai décidé de partir dans ce pays qui était un peu le mien, mais que je ne connaissais pas. J'y suis allé pour la première fois cette année. J'ai tourné un journal de voyage ...

VEN. 29.10
18:30
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Delphine LEHERICEY et
Martin COIFFIER
MONTAGE : Ewin RYCKAERT
IMAGE : Sébastien GODEFROY
SON : Marc THILL

INTERPRÈTES :
Solène RIGOT (Diane)
Audrey BASTIEN (Julia)
Vincent PEREZ (Christian)
Jan HAMMENECKER (Yan, le père de Julia)
Valérie BODSON (Catherine,
la mère de Julia)
Théo GLADSTEEN (Antoine)
Joel BASMAN (Paul)

nouvel cinéma suisse

PUPPYLOVE

DELPHINE LEHERICEY | SUISSE, BEL., LUX. | 2013 | 85' | VF

Milieu des années 90. Diane, quatorze ans, est une adolescente énigmatique et solitaire. Elle s'occupe de son petit frère Marc, et entretient une relation fusionnelle avec son père, Christian. L'arrivée dans le quartier de Julia, jeune fille charismatique et affranchie, vient bouleverser le quotidien de Diane. Alors qu'elle veut à tout prix s'arracher à l'enfance, Diane traverse le temps d'un semestre, les expériences les plus troublantes de sa vie.

« Abordant sans détour l'éveil à soi et à la sexualité à travers le portrait d'une adolescente, PUPPYLOVE séduit tant par son sujet que par son énergie. Drôle, juste et sensible, le film plonge le spectateur dans les années 1990. »

UN GRAND MOMENT DE CINÉMA

Notes de la réalisatrice

« L'adolescence n'est pas seulement une période importante de la vie, mais c'est la seule période où l'on puisse parler de vie au plein sens du terme. » Michel Houellebecq

En racontant l'histoire de Diane, une adolescente tourmentée, qui se révèle dans un monde qui ne peut pas s'accorder à ses désirs, je voulais toucher au plus près le moment fugitif au cours duquel le corps et l'état intérieur nous font basculer de l'enfance à l'âge adulte.

Le parcours de l'adolescente vers sa « première fois », est à la fois héroïque et individualiste. On peut s'engager vers la destruction de soi, vers une réconciliation aussi. Quel que soit le chemin parcouru, il s'agira d'une rencontre avec soi-même.

« Puppylove » est une expression anglaise qui résume à merveille et sans tragédie, l'aspect absolu et charnel du premier amour adolescent. Dans une première relation, qu'elle soit amoureuse ou amicale, l'amour, le désir ou l'envie se mélangent et se confondent, les questions se formulent une fois les actes accomplis. On frôle le danger, on se cherche, on va loin, là où l'autre nous guide. L'autre est tout à la fois, il peut être admiré ou détesté dans le même sentiment. Dans tous les cas, il devient « tout » et nous entraîne malgré nous parfois plus loin qu'on ne voudrait.

C'est un âge où l'innocence passe pour de l'inconscience, où il faut vivre chaque chose pour en savoir le sens. L'entendre raconter ou le lire n'aurait pas suffi.

C'est de ce sentiment dévorant qui fait grandir que je veux parler, peu important alors les conséquences et les aventures que l'on va devoir traverser.

« J'ai voulu faire un film pour les adolescents et particulièrement pour les filles. Je me suis replongée dans ma propre jeunesse afin de réaliser un film sur le moment de la découverte de la sexualité, lorsque se manifeste l'envie de passer à l'acte. Je voulais que ce projet soit universel, pas marqué par une époque, et donc très parlant pour des jeunes filles d'aujourd'hui, mais aussi pour leurs parents. » DELPHINE LEHERICEY



VEN. 29.10
20:45



SCÉNARIO : Joanne GIGER
MONTAGE : Emilie MORIER
IMAGE : Christophe BEAUCARNE
MUSIQUE : Nicolas RABAEUS

INTERPRÈTES :
Luc BRUCHEZ (Gus)
Laetitia CASTA (Nicole)
Clémence POESY (Cécile)
Patrick DESCHAMPS (Annibal)
Thibault EVRARD (Jean)
Fred HOTIER (Rudy)
Lisa HARDER (Léa)
Sasha GRAVAT HARSCH (Mado)

LE MILIEU DE L'HORIZON

DELPHINE LEHERICEY | SUISSE, BELGIQUE | 2019 | 92' | VF

nouvel cinéma suisse

La sécheresse de 1976. Sous le soleil implacable de cet été, Gus quitte l'enfance. La nature se désagrège, les sentiments s'exacerbent, le noyau familial éclate : tout craque et se fissure jusqu'à ce que l'impensable arrive. Les orages tant espérés balaieront une campagne épuisée et emporteront un monde avec eux.

« On peut être fier de ce cinéma suisse actuel si florissant. Lehericey signe ici un beau long métrage sélectionné dans plusieurs festivals. » **SENS CRITIQUE**

Notes d'intention de la réalisatrice

« C'était au mois de juin 1976. C'était le début des grandes vacances de mes treize ans. C'était l'année de la sécheresse. »

Ainsi commence le roman de Roland Buti, présentant en une phrase, Gus, le jeune héros qui, au terme de cet été catastrophique entrevoit le monde tel que les adultes le lui laisseront, et tel que nous le connaissons aujourd'hui. Un monde où la nature est désormais perçue dans sa fragilité, où travailler la terre ne rapporte ni argent ni noblesse, où les relations de couple ne sont plus réglées par les valeurs de la famille traditionnelle et où la place des femmes a changé.

La nature bouleversée et menaçante que traverse Gus, tout comme chacun des décors du film, construit un piège qui se referme sur les personnages. Même si on peut voir l'horizon en permanence, s'y sentir au beau milieu, jusqu'à l'orage, j'ai construit le film comme un drame en huis-clos. L'été caniculaire de 1976 vient marquer la fin de l'enfance de Gus. Je voulais faire de son histoire un film résolument contemporain sur les enjeux de la fin d'un certain monde paysan, sur la fin de l'enfance qui plonge le héros dans le tourment de la condition des femmes et des hommes.

C'est en traversant des épreuves et des bouleversements que Gus grandit. A l'image des adultes qui l'entourent, Gus se confronte à l'implacabilité de la fin des choses mais aussi à celle des sentiments, de l'amour. Le Milieu de l'horizon est une histoire forte et universelle, qui résonne à la frontière du naturalisme et de l'oni-risme.

« Delphine m'a présenté le projet lors de notre première rencontre à Paris. Ça m'a tout de suite parlé. Mais c'est surtout la longue lettre qu'elle m'a adressée, dans laquelle elle expliquait pourquoi elle voulait travailler avec moi, qui m'a définitivement conquise. Cette lettre m'a énormément touchée. Delphine a un regard extrêmement sensible sur les êtres et sur la vie. Je me suis très bien entendue avec elle, il y avait une grande complicité. J'étais vraiment en confiance, un regard pouvait suffire pour se comprendre. J'ai l'impression que c'était comme si je la connaissais depuis longtemps. Delphine était douce, elle accompagnait et elle était protectrice. Toutes les conditions étaient réunies pour foncer. » LAETITIA CASTA

SAM. 30.10
14:00
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Petra Biondina VOLPE
MONTAGE : Hanjörg WEISSBRICH
IMAGE : Judith KAUFMANN
SON : Sabrina NAUMANN

INTERPRÈTES :
Marie LEUENBERGER (Nora)
Maximilian SIMONISCHEK (Hans)
Sibylle BRUNNER (Vroni)
Rachel BRAUNSCHWEIG (Theresa)
Therese AFFOLTER (D. Charlotte Wipf)
Marta ZOFFOLI (Graziella)
Bettina STUCKY (Magda)

nouveau cinéma suisse

L'ORDRE DIVIN

PETRA BIONDINA VOLPE | SUISSE | 2017 | 96' | VOSTFR

Suisse 1971 : jeune mère au foyer, Nora vit dans un petit village. Elle est appréciée de tous jusqu'au jour où elle commence à s'engager publiquement pour le droit de vote des femmes, sujet sur lequel les hommes sont censés voter en février 1971.

« Un film qui touche au cœur. » **SRF KULTUR**

« Petra Volpe fait revivre le combat pour le droit de vote des femmes. Mais ici pas de bon gros cinéma historique, plutôt un divertissement de haut vol porté par des personnages au profil subtilement dessiné. » **NEUE ZÜRCHER ZEITUNG**

Ce long métrage est le témoignage de la lutte des femmes pour la liberté d'exister et de s'exprimer dans un pays démocratique. L'engagement pour obtenir le droit de vote est omniprésent, illustrant le courage de ces féministes des années 70 qui ont dû surmonter l'opposition aussi bien masculine que féminine. En effet, elles ne faisaient pas l'unanimité de certaines de leurs semblables, qui luttait pour conserver le statut de femmes au foyer et laisser les décisions politiques à leur mari. Le parti pris de la réalisatrice est avant tout d'énoncer un fait historique important tout en gardant un ton léger empreint d'humour. Ce film présente toutefois une violence contextuelle : celle faite aux femmes dans cette société dominée par les hommes, mais également celle présente dans les conditions de vie de certains agriculteurs qui subissent la dureté de la profession sans l'avoir désirée. A signaler également une approche de la sexualité, certes très édulcorée, mais dans laquelle on évoque le désir féminin. Cette thématique semble obsolète aujourd'hui mais elle est finalement tellement récente : de ce fait, cette fiction a un aspect didactique pour la jeune génération.

« Le patriarcat est un système, et les femmes ne sont pas des anges, elles ont aussi faim de pouvoir. Ce qu'on remarque, au début des années 1970, c'est que les femmes opposées au droit de vote étaient le plus souvent des privilégiées, des universitaires, des travailleuses ayant atteint des positions importantes. Pour simplifier, on pourrait dire qu'elles ne voulaient pas que leurs femmes de ménage et leurs cuisinières puissent voter, ce qui les aurait mises sur un pied d'égalité. On peut encore observer cela avec les femmes qui ont voté pour Trump. En voyageant avec le film, c'est ce que je répétais : ce n'est pas seulement une bataille entre les hommes et les femmes, mais aussi entre deux modèles : le patriarcat qui est capitaliste, et le féminisme qui n'est pas contre les hommes mais qui s'oppose à ce système patriarcal. »

PETRA VOLPE



SAM. 30.10
16:00
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Bettina OBERLI et Petra
VOLPE
MONTAGE : Andrew BIRD
IMAGE : Stéphane KUTHY
MUSIQUE : Adrian WEYERMANN

INTERPRÈTES :
Stefan KURT (André)
Annemarie DÜRINGER (Louise)
Stanley TOWNSEND (Bill)
Nina PROLL (Steffi)
Michael NEUENSCHWANDER (Housi)
Andri SCHENARDI (Jürgen)
Matthias BREITENBACH (Pete)
Carla JURI (Louise jeune)
Bettina STUCKY (Magda)

nouvel cinéma suisse

LOVELY LOUISE

BETTINA OBERLI | SUISSE, ALL., ESP. | 2013 | 91' | VOSTFR

Louise, 80 ans, ancienne actrice, et son fils André, chauffeur de taxi, mènent une vie ennuyeuse et bien réglée : salon de thé, piscine, thé et partie de cartes avec d'autres vieilles dames, rituel du coucher pour elle, du lever pour lui, avec des fins de semaine passées à l'aéroport pour fans d'avions miniatures. André, obnubilé par le bien-être de sa mère, n'arrive pas à s'en détacher, même s'il en pince pour Steffi, la jolie vendeuse de la baraque à saucisses. Débarque alors des Etats-Unis l'esbroufeur Bill qui, par son entrain contagieux, conquiert sur le champ Louise et se met à l'appeler « Mam ».

« Beaucoup d'humour, d'intelligence et de savoir-faire. Un excellent moment ! »

CINEMAN

Notes de la réalisatrice

En tant que mère de deux jeunes fils moi-même, je raconte une histoire mère-fils avec «Lovely Louise», qui parle d'un manque de reconnaissance mutuelle et du fait que tout le monde veut être aimé pour ce qu'il est. S'il sait même ce qu'il est ou qui il est : Parce que tous les personnages de ce film sont préoccupés par «l'être ou les apparences» et que la vie ment.

Il s'agit de la relation complexe entre parents et enfants que beaucoup de gens connaissent, et aussi du fait que vous devez quitter vos parents à un moment donné. Comme dans le film L'AUTOMNE INTEMPOREL, une dame âgée têtue joue un rôle majeur, mais cette fois je raconte du point de vue du fils. André n'arrive pas à vivre exactement à la distance de sa mère qui est bien pour lui – et donc aussi pour elle. Les deux vivent dans un enchevêtrement à couper le souffle et la convoitise.

«Lovely Louise» dépeint une dépendance mutuelle, à cause de laquelle deux personnes sont coincées dans une situation fatale : Louise et André croient qu'ils dépendent l'un de l'autre pour le meilleur ou pour le pire. Culpabilité et allégations sont dans la salle : Louise a renoncé à sa carrière prétendument si brillante pour son petit-fils, et en même temps elle se plaint qu'il ne soit rien venu d'André. Et surtout habite chez André un amour maternel irrésistible et une bonhomie stoïque, qui mènent presque à la dépression. Il n'obtient pas sa force, son énergie, sa masculinité, encore moins une femme...

André et Louise vivent dans une banlieue peu spectaculaire de Zurich, et l'argent est serré. Tous les protagonistes ont échoué à leur manière – dans le monde d'aujourd'hui, où il est suggéré que vous êtes responsable de votre propre succès et que chacun peut le faire s'il le veut. C'est aussi le cas de l'Américain Bill, qui fait irruption dans la symbiose des deux, ce qui au début s'avère être un désastre, mais au final cela s'avère être une bénédiction. André coupe son cordon à Louise avec l'aide de son nouveau frère, mais sans avoir à la négliger. À la fin du film, la mère et le fils trouvent une bonne et saine distance l'un de l'autre, ce qui leur donne à chacun l'espace dont ils ont besoin.

Cela n'a pas l'air très drôle. Et pourtant, «Lovely Louise» n'est pas un drame triste. Parce qu'il y a souvent un bon sens de l'humour dans de telles histoires, et il y a des situations qui sont étranges de l'extérieur. Des rituels quotidiens qui semblent bizarres mais qui vont de soi pour les familles ou les couples. Comportement étrange, moments absurdes et même tendresse – toutes les situations qui facilitent les mots durs et le mauvais sang. L'humour et l'ironie sont au cœur de la narration et du design de «Lovely Louise». Car la vie, et donc aussi la vie apparemment désespérée et incrustée d'André et Louise, est toujours tragique et drôle à la fois.



SAM. 30.10
18:30
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Bettina OBERLI et Antoine
JACCOUD
MONTAGE : Pauline GAILLARD
IMAGE : Stéphane KUTHY
SON : Arnaud REBOTINI

INTERPRÈTES :
Mélanie THIERRY (Pauline)
Pierre DELADONCHAMPS (Alex)
Nuno LOPES (Samuel)
Anastasia SHEVTSOVA (Galina)
Audrey CAVELIUS (Mara)

nouvel cinéma suisse

LE VENT TOURNE

BETTINA OBERLI | SUISSE, FRANCE | 2018 | 88' | VF

Pauline, une jeune paysanne, élève ses bêtes dans le respect de la nature. L'arrivée de Samuel, venu installer une éolienne, va bouleverser son couple, ses valeurs.

« *Film d'atmosphère au climat mélancolique et au souffle romanesque* »
LA CROIX

« *La réalisatrice réussit un drame sentimental souvent palpitant dans une nature belle et dangereuse, pleine de brouillard et dominée par un protagoniste insolite : cette éolienne, géant planté au milieu de nulle part, comme un moulin de Cervantès, à la fois symbole d'espoir et de discorde.* » **TÉLÉRAMA**

Jacques Vercueil, PRO-FIL

Le vent tourne joue sur trois registres, le monde paysan, le triangle amoureux et l'écologie, avec de nombreuses passerelles entre ces trois dimensions. L'isolement de Pauline,oureuse de la nature et des bêtes, et d'Alex, plus idéologue, dans leurs Franches Montagnes rend la jeune femme, qui n'a jamais rien connu d'autre, sensible aux nouveautés : d'une part Galina, jeune fille de la région de Tchernobyl envoyée là pour une cure de bon air, et bien sûr Samuel, l'ingénieur globe-trotteur et décontracté, chargé d'installer l'éolienne. La paisible beauté des paysages de prés-bois jurassiens a d'abord valeur d'Eden ; mais l'élévation, en face de la maison, de l'énorme tube métallique porteur des grandes pales bruyantes de l'éolienne, monstre d'acier et de plastique géré par un délicat mécanisme automatique, semble venir violer ce paradis... au nom du respect de la nature : « Et voilà ! Une électricité complètement naturelle ! », s'extasie Alex, inconscient de sa contradiction. L'anxiété devant les maladies de la planète est symbolisée aussi par l'évocation de Tchernobyl, et les impasses auxquelles l'idéologie peut conduire le sont par les veaux mort-nés. Ils désolent Pauline, sans empêcher Alex de chasser sa sœur vétérinaire pour crime de lèse-nature jusqu'à ce que l'escouade sanitaire vienne nettoyer le foyer d'infection (on retrouve Petit paysan, ou les Béliers islandais).

On pourra ne pas se passionner pour les amours de Pauline, mais l'originalité du film est de montrer ces personnages confrontés en aveugles aux conséquences de leurs croyances. La folie d'Alex lui a fait refuser tout médicament pour ses vaches ou toute autre électricité que celle de son éolienne, et finit par excéder Pauline que la jeune Ukrainienne a aidée à prendre conscience d'elle-même. La fin du film la voit pensive devant le précipice du Creux-du-Van, nous laissant le choix de comprendre cela comme attirance morbide ou appel du grand large.

La pertinence du sujet, le romanesque du récit et son traitement sobre, sans pour autant ignorer les sentiments ni les enjeux politiques, apportent tout le souffle à ce «vent» qui «tourne» dans la bonne direction.

CULTUREBOX



SAM. 30.10
20:45



SCÉNARIO : Bettina OBERLI et Cooky
ZIESCHE
MONTAGE : Kaya INAN
IMAGE : Judith KAUFMANN
SON : Lukas VOGEL

INTERPRÈTES :
Agnieszka GROCHOWSKA (Wanda)
Marthe KELLER (Elsa Gloor)
André JUNG (Josef)
Brigit MINICHMAYR (Sophie)
Anatole TAUBMAN (Manfred)

MA FABULEUSE WANDA

BETTINA OBERLI | SUISSE | 2020 | 110' | VOSTFR

Wanda, 35 ans, jeune Polonaise, s'occupe de Josef, 70 ans, dans sa villa au bord du lac. Elle est là pour lui 24 heures sur 24 et aide également sa femme Elsa, 75 ans. Gregi le fils cadet, 28 ans, l'aime particulièrement. Le travail est mal payé, mais Wanda a besoin de cet argent pour sa propre famille en Pologne. Comme ils vivent tous sous le même toit, Wanda a un aperçu intime de la vie familiale. Tellement intime, en fait, que Wanda tombe enceinte de façon inattendue.

nouvel cinéma suisse

Avec présentation du film à distance par la réalisatrice Bettina Oberli (sous réserve)

LES SECRETS D'UNE FAMILLE BOURGEOISE

Après l'attaque cérébrale de leur patriarche, les Wegmeister-Gloor, une famille aisée, sont unanimes : Josef (André Jung) n'ira pas en EMS. Ils décident donc d'engager la jeune Polonaise Wanda (Agnieszka Grochowska) pour s'occuper de lui et de sa femme Elsa (Marthe Keller) jour et nuit dans leur propriété au bord du lac de Zurich.

Le travail n'est pas très bien payé, mais il permet à Wanda de subvenir aux besoins de ses deux jeunes fils restés en Pologne. Un jour, la jeune femme tombe enceinte de Josef et la famille explose.

Le sujet du film a été inspiré à la réalisatrice par l'actualité. *«Dans notre pays, le marché des soins ambulatoires est en pleine expansion. On dit beaucoup que ce genre de prise en charge est 'win-win': pour les familles, c'est l'assurance de pouvoir maintenir une personne à domicile tout en économisant de l'argent et pour les soignantes, la possibilité de gagner bien plus d'argent que dans leur pays d'origine. Mais c'est un mensonge. Les soignantes que j'ai rencontrées m'ont toutes dit : 'on renonce à notre propre vie'. Et là, j'avais trouvé l'histoire que je voulais raconter. Pour que tout le monde soit véritablement gagnant, de quoi a-t-on besoin? Dès le moment où la jeune soignante se retrouve enceinte, le rapport de pouvoir est totalement modifié»*, explique Bettina Oberli.

Ce marché opaque de l'économie domestique n'est encore que peu connu du grand public. Du passeport confisqué au salaire misérable, les dérives sont nombreuses et l'activité peu encadrée juridiquement. De fait, le long métrage passe de la tragédie à la comédie en passant par le film social. *«On a mélangé les genres pour surprendre et mettre les personnages dans des situations absurdes et désespérées, mais sans se moquer, en aucun cas.»*

MA FABULEUSE WANDA est centrée sur les relations familiales. Véritable révélateur, la grossesse de la jeune Polonaise permet de faire craquer le vernis social. *«La vie des personnages est ébranlée mais à la fin, pour moi, c'est un film sur le rapprochement et les relations entre parents et enfants. Une famille peut aussi être constituée de personnes qui ne sont pas du même sang.»*

Sans divulguer la fin, on peut tout de même avertir qu'elle reste ouverte, comme souvent chez Bettina Oberli. *«Faire du cinéma, ce n'est pas seulement raconter une histoire, c'est aussi offrir une réflexion sur un sujet. A l'issue du film, Wanda, pour la première fois, peut effectuer un vrai choix, alors qu'auparavant elle était toujours au service du choix des autres. Pour moi, la fin se situait là.»*

« La famille, c'est toujours une question de définition. » Bettina Oberli

DIM. 31.10
10:00
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Elsa AMIEL
MONTAGE : Sylvie LAGER et Caroline
DETOURNAY
IMAGE : Colin LÉVÊQUE
MUSIQUE : Fred AVRIL

INTERPRÈTES :
Julia FÖRY (Léa Pearl)
Peter MULLAN (Al)
Arieh WORTHALTER (Ben)
Vidal ARZONI (Joseph)
Agata BUZEK (Serena)

PEARL

ELSA AMIEL | FRANCE, SUISSE | 2018 | 80' | VOSTFR

Léa Pearl s'apprête à concourir pour le prestigieux titre de Miss Heaven. Son entraîneur, Al, espère, grâce à elle, revenir sur le devant de la scène et rien ne pourra les détourner de cet objectif... Mais à quelques heures de la finale, Ben, l'ex-mari de Léa débarque avec Joseph, leur enfant, qu'elle n'a pas vu depuis 4 ans.

nouvel cinéma suisse

« Au sein de cet olympe de pacotille, quelque chose de tragique nous touche infiniment. » **TÉLÉRAMA**

« Un premier long-métrage d'une maîtrise sidérante et d'une force émotionnelle intense. » **BANDE À PART**

Trois questions à **ELSA AMIEL**

Quel est le point de départ de PEARL ?

J'avais envie d'explorer les différentes formes de la féminité, la beauté, l'apparence, la soi-disant faiblesse, la maternité... Et je voulais aussi approfondir la thématique du corps, la question de sa représentation, déjà explorées dans mon premier court métrage **FACCIA D'ANGELO**. Par la figure d'un ancien champion, librement inspiré de Tiberio Mitri, boxeur mythique ayant connu la gloire puis la déchéance la plus totale, j'y interrogeais la fonction du corps. Comment vit-on exclusivement par, pour et à travers son corps ?

D'où vous vient cette fascination pour le langage du corps ?

Mon père, Jean-Pierre Amiel, est mime. J'ai grandi dans les coulisses des théâtres en le suivant en tournée autour du monde quand j'étais enfant, et j'ai été nourrie à ça. La communication, c'était le corps.

Comment avez-vous opté pour ce milieu si particulier du bodybuilding féminin ?

J'ai eu un déclic en tombant sur le travail du photographe allemand Martin Schoeller et notamment une série consacrée à des bodybildeuses américaines relativement âgées, juste avant qu'elles ne montent sur scène. Fond blanc, lumière crue au néon, plan poitrine, regard face caméra : les bodybildeuses captées, dans un moment d'abandon, par le regard de Martin Schoeller, m'ont intriguée. Parce que ces images mêlent étrangeté et féminité, et provoquent une sensation de malaise et de fascination. Mais surtout, j'étais bouleversée par la vulnérabilité de ces femmes - tout à fait inattendue quand on évoque cette discipline. Avec le bodybuilding, je tombais dans un monde d'apparence et d'abnégation, qui m'attirait par ses paradoxes, un monde d'extrêmes, sans cesse confronté à la limite de l'humain, qui provoque attirance et répulsion. Un monde où le corps est roi et qui touche à quelque chose qui nous dépasse. Dès le début de l'écriture, j'ai voyagé dans des compétitions de bodybuilding. J'y ai rencontré des athlètes, certes obsédés par la maîtrise et le contrôle, mais surtout des êtres fragiles qui s'infligeaient une souffrance pour en surmonter une autre. Petit à petit s'est révélé un autre aspect. Comme s'il y avait friction permanente entre les rêves et la réalité, l'humain et l'idée du surhumain, la douleur et le plaisir. J'avais sous les yeux une matière complexe et terriblement cinégénique qui, en plus, m'a donné envie de questionner la norme, à travers un personnage féminin, une héroïne de notre époque.

DIM. 31.10
14:00
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Eliza HITTMAN
MONTAGE : Scott CUMMINGS
IMAGE : Hélène LOUVART
MUSIQUE : Julia HOLTER

INTERPRÈTES :
Sidney FLANIGAN (Autumn)
Talia RYDER (Skylar)
Théodore PELLERIN (Jasper)
Sharon VAN ETTEN (La mère d'Autumn)
Ryan EGGOLD (Ted, le beau-père
d'Autumn)
Drew SELTZER (Manager de Boyer's)

NEVER RARELY SOMETIMES ALWAYS

ELIZA HITTMAN | USA, GB | 2020 | 102' | VOSTFR

Deux adolescentes, Autumn et sa cousine Skylar, résident au sein d'une zone rurale de Pennsylvanie. Autumn doit faire face à une grossesse non désirée. Ne bénéficiant d'aucun soutien de la part de sa famille et de la communauté locale, les deux jeunes femmes se lancent dans un périple semé d'embûches jusqu'à New York.

cinéma au féminin

« Un drame dépouillé qui va droit au but. » **TÉLÉRAMA**

LA PRESSE (CA)

Never Rarely Sometimes Always (Jamais, Rarement, Parfois, Toujours), ce sont les réponses à choix multiples proposées à Autumn, 17 ans, par l'une des bénévoles du centre d'interruption de grossesse de New York. Les questions sont délicates puisqu'il s'agit de déceler les cas de violences ou d'abus. D'abord gênée, puis hésitante avant de fondre en larmes, Autumn n'en dira pas plus, mais ses réponses suggèrent que cette grossesse non désirée est le résultat d'une contrainte. La scène bouleversante, filmée avec une grande pudeur, se situe dans l'ultime partie du film. Auparavant l'adolescente a dû surmonter de multiples obstacles pour parvenir à être écoutée. Malgré sa légalisation en 1973, l'avortement est difficile d'accès dans certains États américains, et la fermeture de nombreuses cliniques les pratiquant oblige parfois les femmes à entreprendre de longs voyages. Autumn, originaire de Pennsylvanie où l'autorisation des parents est obligatoire, n'a pas le choix.

UN SENTIMENT DE MENACE PERMANENT

Avec sa cousine Skylar qui la supporte sans explications et sans conditions, elles décident de partir à New York déroband l'argent nécessaire dans la caisse du supermarché où elles travaillent. C'est ce périple qu'Eliza Hittman a choisi de filmer sans effets inutiles ni dialogues superflus, la caméra collée aux personnages pour mieux montrer la réalité et la difficulté de l'entreprise : les longs trajets en bus, la ville inconnue, les deux nuits à errer dans les rues. Et toujours ce sentiment de menace planant sur les deux jeunes filles. Autant que la question de l'accès à l'avortement, c'est l'oppression masculine subie par ces adolescentes que filme la réalisatrice. Celle du beau-père d'Autumn au rôle ambigu, du garçon le plus populaire du lycée qui fait et défait les réputations, du responsable du supermarché qui les emploie, ou du jeune homme qui les aborde dans le bus et monnaie quelques baisers. Face à celle-ci, la solidarité entre ces deux jeunes filles leur permet d'aller au bout de l'aventure et de reconquérir une part de liberté. LA CROIX

SANS JUGEMENT NI MILITANTISME

Grâce à une caméra des plus attentives, Eliza Hittman offre un film qui, à sa manière, s'inscrit dans la mouvance d'œuvres comme 4 mois, 3 semaines et 2 jours, de Cristian Mungiu, ou même Sonatine, de Micheline Lanctôt. Dénué de tout jugement, sans ferveur militante ni discours pompeux, Never Rarely Sometimes Always brosse le portrait d'une adolescente qui ne peut s'appuyer que sur elle-même – et sur sa cousine – pour survivre dans un monde qui ne lui fait pas de cadeau. Eliza Hittman aura pris soin de faire écho à cette oppression constante sans insister. Son film comporte cependant un volet social et politique indéniable, alors que le droit des femmes à disposer de leur corps est remis en question dans certaines franges de la société américaine. La masculinité toxique ambiante est aussi évoquée, soit par l'insistance d'un patron aux mains longues ou d'un exhibitionniste dans le métro. Le seul personnage masculin important du film est d'ailleurs un étudiant croisé par hasard dans les rues de Manhattan, dont on ne sait trop quelles sont les véritables intentions.

DIM. 31.10
16:00
Théâtre B. Blier

SCÉNARIO : Massoud BAKHSHI
MONTAGE : Jacques COMETS
IMAGE : Julian ATANASSOV
SON : Dana FARZANEHPOUR et Denis
SECHAUD

INTERPRÈTES :
Sadaf ASGARI (Maryam)
Behnaz JAFARI (Mona)
Fereshteh SADRE ORAFEE (La mère)
Forough GHAJEBEGLOU (Keshavarz)
Arman DARVISH (Omid)
Fereshteh HOSSEINI (Anar)

YALDA, LA NUIT DU PARDON

MASSOUD BAKHSHI | FRANCE, ALLEMAGNE, SUISSE,
LUXEMBOURG, LIBAN, IRAN | 2019 | 89' | VOSTFR

Iran, de nos jours. Maryam, 22 ans, tue accidentellement son mari Nasser, 65 ans. Elle est condamnée à mort. La seule personne qui puisse la sauver est Mona, la fille de Nasser. Il suffirait que Mona accepte de pardonner Maryam en direct devant des millions de spectateurs, lors d'une émission de télé-réalité. En Iran cette émission existe, elle a inspiré cette fiction.

cinéma au féminin

« Effrayant, haletant et édifiant. »

LA VOIX DU NORD

Trois questions au réalisateur

D'où vient l'idée de ce film ?

Après la sortie européenne de mon premier film, **UNE FAMILLE RESPECTABLE**, j'ai eu de gros problèmes dans mon pays liés à son caractère très frontal. Des plaintes ont été déposées contre moi et contre le producteur alors que le film n'est jamais sorti en Iran ! Des gens réclamaient ma pendaison dans la presse... C'était absurde et effrayant... J'ai donc vécu une longue période d'attente avant de faire un deuxième film. J'avais déjà en tête l'histoire d'une femme condamnée à mort pour avoir tué son mari. J'y décrivais tous les événements depuis la rencontre, le mariage temporaire, les conflits avec le mari et la famille du mari, en particulier sa fille. L'attente tourmentée que j'ai subie a enrichi mon récit d'une dimension plus personnelle : je comprenais cette femme condamnée. Attendre un verdict et subir une punition alors qu'on ne connaît pas précisément sa faute et ses conséquences, c'est douloureux.

D'où vous est venue l'idée de ce show télévisé ?

Des émissions de télé-réalité similaires existent bel et bien dans mon pays... Elles mettent en scène, et en jeu, le pardon de condamnés sous différentes formes. L'émission qui m'a particulièrement inspirée existe depuis une dizaine d'années, c'est un des grands succès de la programmation du mois du Ramadan en Iran. Un ami qui connaissait mon projet de film m'a conseillé de la regarder. J'ai été bouleversée : la vie et la mort d'un être comme sujet d'un show télévisé en direct ! Cette émission a inspiré le show du film que j'ai baptisé de manière satirique "Le plaisir du pardon".

Et le titre du film ?

Yalda est une fête zoroastrienne qui marque le début de l'hiver, la nuit la plus longue de l'année. Les familles se réunissent avec leurs proches et leurs amis, on raconte des histoires et on récite des poèmes de Hafez, un des piliers de la culture persane. Cette fête m'a marqué depuis l'enfance, et j'y ai vu le moment parfait pour le déroulement de mon film : une longue nuit, où tout peut basculer, le temps pour Maryam, l'héroïne condamnée à mort, de donner enfin sa version du drame. On peut trouver troublant de rapprocher une fête d'une tragédie où se décide la vie ou la mort, et c'est bien ce qui fonde les contradictions entre le producteur et la responsable de l'antenne. À l'une qui reproche à l'émission d'être trop dure et pas assez « festive », l'autre oppose sa détermination à sauver la vie de Maryam. Mona (la fille de la victime) va quitter le pays. Cette nuit de fête est la dernière chance de Maryam d'obtenir le pardon de Mona, d'où sa lutte constante pour dire sa vérité, après l'éprouvante attente en prison.

DIM. 31.10
18:30
Théâtre B. Blérier

SCÉNARIO : NAOMI KAWASE
MONTAGE : Tina BAZ
IMAGE : Arata DODO
MUSIQUE : Ibrahim MAALOUF

INTERPRÈTES :
Masatoshi NAGASE (Nakamori)
Ayame MISAKI (Misako Ozaki)
Tatsuya FUJI (Kitabayashi et Jūzō)
Kazuko SHIRAKAWA (Yasuko Ozaki)
Misuzu KANNO (Tomoko et Tokie)
Mantarō KOICHI (Sano)

VERS LA LUMIÈRE

NAOMI KAWASE | JAPON, FRANCE | 2017 | 101' | VOSTFR

Misako aime décrire les objets, les sentiments et le monde qui l'entoure. Son métier d'audio-descriptrice de films, c'est toute sa vie. Lors d'une projection, elle rencontre un célèbre photographe dont la vue se détériore irrémédiablement. Naissent alors des sentiments forts entre un homme qui perd la lumière et une femme qui la poursuit.

« Un film d'une grande beauté et qu'il ne faut pas manquer. La réalisatrice japonaise livre ici l'un de ses meilleurs longs métrages, alliant à la fois simplicité et grande poésie. »

ECRAN LARGE

cinéma au féminin

Questions à NAOMI KAWASE

Comment parler de la lumière, des sens, du cinéma, des images, des mots ? Comment décrire un film, suggérer les intentions de l'auteur à des non-voyants ? C'est le métier d'audio-description qu'exerce le personnage de Misako dans votre nouveau film **VERS LA LUMIÈRE**. Comment est né ce projet ?

Lors des séances d'audio-description de mon précédent film **LES DÉLICES DE TOKYO**, j'ai eu la sensation de redécouvrir mon film, la description de certaines scènes induisait une connaissance plus ample et plus profonde de la séquence en elle-même. J'étais fascinée et ma présence à leurs côtés leur a permis de me questionner directement sur le vocabulaire et les intentions de mise en scène. C'est un équilibre délicat à trouver, qui demande que l'analyse des intentions soit précise sans jamais être intrusive dans le ressenti du spectateur. En les entendant échanger, j'ai pris conscience qu'ils cherchaient à transmettre le film de manière profonde. Je me suis rendu compte que leur histoire était celle de la transmission de leur passion pour le cinéma. C'est ainsi que s'est construit le personnage de Misako. Misako est convaincue que le cinéma a le pouvoir de transformer une vie sombre en une vie lumineuse, qu'il permet d'échapper au réel et de s'extraire des carcans dans lesquels nous sommes tous enfermés. Eveiller l'imaginaire et susciter une émotion sont un peu le quotidien de Misako.

Tout en restant fidèle aux thèmes qui parcourent votre filmographie, ici vous vous attachez plus particulièrement à ce qui nous relie au monde et aux gens qui nous entourent. Et à travers vos personnages, c'est de regard et de cinéma qu'il est question.

Oui, deux façons de percevoir le monde : « selon Nakamori » ou « selon Misako », et l'usage du gros plan me permet de mettre en forme cette idée. L'un perd la lumière, l'autre la décrit et tous deux parlent d'un rapport au monde, au cinéma et à la mémoire. Nakamori, le personnage du photographe, est atteint d'une maladie dégénérative, il perd progressivement la vue et doit renoncer à sa carrière de photographe. Un nouveau rapport au monde et aux autres se construit. Il doit désormais apprivoiser et développer d'autres sens pour compenser la perte. Quel est le sens de sa vie désormais ? Y a-t-il des choses qui échappent à notre compréhension même si nous pouvons les voir ? Et inversement, pouvons-nous comprendre ce que nous ne voyons pas ? Misako, elle, décrit le visible, des images mouvements, soumet ses propositions à des non-voyants, tente d'aiguiser ses descriptions du réel, elle chemine des images aux mots sans perdre la sensation et l'émotion.

LUN. 01.11
14:00
Théâtre B. Blüer

SCÉNARIO : Stefanie KLEMM
MONTAGE : Mirella NÜESCH
IMAGE : Kacper CZUBAK
MUSIQUE : Marcel VAID

INTERPRÈTES :

Sarah SPALE (Judith)
Matthias BRITSCHGI (Gabriel)
Lia WAGNER (Milla)
Sarah HOSTETTLER (Sophie)
Julian KOEHLIN (David)
Lisanne HIRZEL (Tami)
Michael NEUENSCHWANDER (Michu)
Viviana ALIBERTI (Ladenfrau)
Jeannine HIRZEL (Ella)
Lukas KUBIK (Le pompiste)

nouvel cinéma suisse

OF FISH AND MEN

STEFANIE KLEMM | SUISSE | 2020 | 87' | VOSTFR

Judith dirige un petit élevage de truites dans une vallée reculée du Jura. Le dur labeur exige tout de la mère célibataire. Heureusement, elle a récemment trouvé en Gabriel une aide fiable. Une relation de confiance se développe entre les deux; Milla, la petite fille de Judith, prend aussi rapidement Gabriel dans son cœur. Un coup du sort soudain détruit l'idylle. Le désespoir, le chagrin et la colère menacent d'écraser Judith. Son seul soutien est son lien avec Gabriel.

« **Le premier long métrage de Stefanie Klemm est un thriller psychologique de bonne facture qui fait une large place à la nature et explore profondément le sentiment de culpabilité de ses deux personnages principaux.** » **SENS CRITIQUE**

CINÉMA FEMME

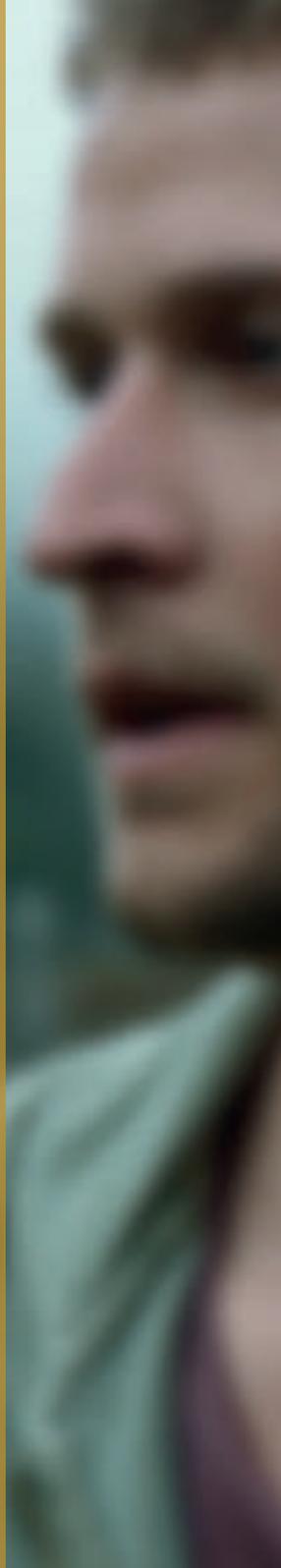
J'ai eu le plaisir non seulement de regarder le film pour le Chicago International Film Festival, mais aussi de parler avec la cinéaste Stefanie Klemm. L'anglais est la deuxième langue de Klemm et sa première langue est l'allemand. En raison de la barrière de la langue, pour plus de clarté, j'ai abrégé certaines de ses réponses.

«C'est une chose assez tragique», a déclaré Stefanie Klemm, tout en rappelant comment elle en est venue à son film. **«Une fois, j'ai été attaquée et j'ai été victime d'un vol à la station-service.»**

Klemm a ensuite expliqué les détails de cette expérience tragique. Elle et un ami étaient là pour obtenir de l'essence pour leur véhicule. Il faisait nuit et la caméra de surveillance n'était pas dans leur champ de vision. Deux ou trois types sont venus vers eux, les ont assommés et ont tout pris dans leur voiture. Le voyage vers « OF FISH AND MEN » commencerait là, dans un lieu de tragédie.

Klemm a déclaré: **«Je souffrais du SSPT. C'était il y a 10 ans et j'ai décidé de ne pas me laisser abattre par la situation.»** En tant que créatrice, écrivaine et cinéaste, elle a canalisé sa douleur dans l'histoire. C'était difficile pour elle parce qu'elle a expliqué qu'habituellement vous amenez vos personnages dans des situations terribles, mais à cause de la sienne, elle se débattait aussi. **«Pendant ce temps, j'ai écrit un journal et j'étais pleine de ces pensées de vengeance»**, a-t-elle déclaré. **«J'étais vraiment déchirée et je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vengeance, alors toutes ces expériences sont entrées dans mon scénario.»**

Le scénario a commencé avec une femme qui est attaquée par un homme. Elle tombe plus tard amoureuse de cet homme. Elle découvre alors la vérité sur lui. **«J'ai réalisé que c'était trop proche et que je dois faire un changement»**, a-t-elle noté. Le changement était pour la femme de perdre un enfant dans une tragédie. **«Toutes ces expériences sont entrées dans le script, et mon expérience en tant que mère»**, a-t-elle poursuivi. **« Mon fils est déjà adulte, mais je connais ce sentiment d'avoir un enfant et d'avoir toujours un peu peur de ce qui pourrait leur arriver. C'est ainsi que le projet a commencé.»**



LUN. 01.11
16:00
Théâtre B. Blier



SCÉNARIO : Fernando Perez et Laura
CAZADOR
MONTAGE : Rodolfo BARROS
IMAGE : Raul PEREZ URETA
SON : Philippe HÉRITIER

INTERPRÈTES :
Sylvie TESTUD (Enriqueta Faber)
Yeni SORIA (Juana de León)
Antonio BUIL (Le maire)
Héctor NOAS (José Ángel Garrido)
Giselle GONZALEZ (María Eugenia
Garrido)
Mario GUERRA (Benítez)
Camila CARBALLO (Enriqueta jeune)

INSOUMISES

FERNANDO PEREZ ET LAURA CAZADOR | CUBA, SUISSE
2018 | 94' | VOSTFR

Janvier 1819.

Enrique Faber, médecin-chirurgien suisse né à Lausanne, débarque à Cuba à la recherche de son fils. Après quelques semaines, il découvre que celui-ci a été brûlé vif durant l'attaque d'une plantation par des esclaves en révolte. S'installant non loin de là, à Baracoa, il reprend peu à peu le dessus en ouvrant un cabinet où il soigne riches et pauvres, noirs, blancs et esclaves. Son succès comme médecin, son engagement contre l'esclavage et son mariage avec Juana, une belle et jeune campagnarde dont la réputation a été salie, font bientôt naître les pires jalousies. Des rumeurs malveillantes courent aussitôt sur sa voix haut perchée et son aspect fragile ...

nouvel cinéma suisse

LE TEMPS

Elle fait partie de ces figures féminines que l'histoire nationale a ignorées. Enriqueta Faber, née à Lausanne en 1791, est la première femme à avoir exercé le métier de médecin à Cuba, sous les traits d'un homme. Inconnue en Suisse, elle est devenue l'icône de la communauté lesbienne, transgenre ou encore des militants antiesclavagistes sur son île d'adoption. Le film **INSOUMISES** lui rend hommage sous les traits de Sylvie Testud. Méconnaissable, l'actrice française incarne à la perfection ce personnage flamboyant dont l'éthique ne fléchit devant aucun obstacle.

C'est lors d'un séjour à Cuba, il y a dix ans, qu'André Martin, producteur du film, entend parler pour la première fois d'Enriqueta Faber. « *On me l'a d'abord présentée comme une Allemande, raconte-t-il, chacun récrivait son histoire à sa manière ; il existait de multiples versions parfois contradictoires.* » De retour en Suisse, André Martin fait des recherches et découvre que cette femme au parcours extraordinaire est Suisse.

Que sait-on d'elle ? Mariée très jeune à un soldat enrôlé dans les troupes napoléoniennes, Enriqueta se retrouve veuve à 18 ans. Déguisée en homme, elle part alors à Paris pour étudier la médecine, puis s'embarque pour Cuba en 1819. Dans la ville de Baracoa, dans l'est du pays, elle devient Enrique Faber, ce chirurgien à la peau claire qui soigne les nécessiteux et intrigue la bonne société locale. Lorsque la vérité éclate sur son mariage avec une femme en 1823, elle se retrouve au cœur d'un des procès les plus scandaleux de l'histoire coloniale de Cuba.

L'atmosphère capiteuse de Baracoa, saturée de valeurs religieuses, transparait à merveille dans **INSOUMISES**. Dans la moiteur tropicale de l'île rompue au commerce d'esclaves, où les inégalités sociales crèvent les yeux, Enriqueta Faber refuse la domination blanche. Au milieu des effluves de cigares et de rhum, de la végétation luxuriante qui enserme la cité coloniale, elle se dresse face aux préjugés, repoussant les faveurs d'une société clientéliste qui voit en elle une alliée.

Puis vient la rencontre avec Juana de Leon, belle sauvageonne que la société rejette pour avoir perdu sa virginité avant le mariage – elle a en réalité été violée par un influent marchand d'esclaves. Enriqueta la sauve d'une fièvre tenace et, très vite, l'idylle brûlante s'enracine. A l'église, le mariage est célébré avec ferveur et dentelle noire, un tremplin qui affranchit Juana des commérages. Dans le même temps, les manières peu viriles du médecin sont de plus en plus questionnées. Lorsque son travestissement apparaît au grand jour, les flammes et bientôt les foudres de la justice coloniale se déchaînent contre elle. Séparée de Juana qu'elle tente de sauver de l'opprobre, Enriqueta ne trouve la rédemption que seule, face à la mer.

« **INSOUMISES** permet de mettre en lumière une personnalité singulière à l'éthique irréprochable et incarnée par une Sylvie Testud complètement investie. » CINEMAN



Biographies des cinéastes



SUZANNE LINDON

Seize printemps, page 4

Née le 13 avril 2000 à Paris, Suzanne Lindon était prédestinée à évoluer dans le milieu du 7ème art puisqu'elle est la fille de Sandrine Kiberlain et Vincent Lindon. En 2015, alors qu'elle intègre le lycée Henri IV, elle entreprend d'écrire ce qui deviendra son premier film : **SEIZE PRINTEMPS**. Avant de le tourner en 2019, elle décroche son baccalauréat mention Très Bien et suit une année préparatoire de dessin. Elle intègre ensuite l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Prévu pour une sortie en 2020, **SEIZE PRINTEMPS** voit sa sortie repoussée en raison de la fermeture des cinémas provoquée par l'épidémie de Covid-19. Le film est sélectionné dans de prestigieux festivals, de Cannes à Toronto en passant par San Sebastián.



MARIAM TOUZANI

Adam, page 6

Née à Tanger en 1980, Maryam Touzani passe son enfance dans sa ville natale avant de poursuivre des études universitaires en journalisme à Londres. Passionnée d'écriture, elle retourne

au Maroc après ses études et y travaille comme journaliste culture, se spécialisant dans le cinéma du Maghreb. Rapidement, elle ressent la nécessité de s'exprimer à travers ses propres films. En 2008, elle écrit et réalise un documentaire pour la première journée nationale de la femme au Maroc. D'autres documentaires suivront... **QUAND ILS DORMENT** (2012), son premier court-métrage de fiction, sera projeté et primé dans de prestigieux festivals à travers le monde. En 2015, son deuxième court-métrage, **AYA VA À LA PLAGE** continue sur la même voie, remportant quinze prix. Grâce au très acclamé **MUCH LOVED** (2015) du réalisateur Nabil Ayouch, elle approfondit son expérience en collaborant étroitement avec le réalisateur, travaillant sur le développement du scénario et participant au tournage à différents niveaux. Peu de temps après, elle coécrit avec Nabil Ayouch son dernier long métrage, **RAZZIA**, qui représentera le Maroc aux Oscars. Dans **RAZZIA**, où elle interprète également un des rôles principaux, elle se retrouve de l'autre côté de la caméra pour la première fois. **ADAM** est le premier long métrage de Maryam Touzani.



PIERRE MONNARD

Needle park baby, page 8

Né en 1976 à Châtel-St-Denis, Pierre Monnard habite à Zurich. Après ses études de l'histoire du cinéma à l'université de Lausanne, il a étudié à la Bournemouth Film School en Angleterre où il été diplômé dans sa matière principale, la « Réalisation ». Ses deux courts-métrages, **SWAPPED** et **COME CLOSER**, ont été présentés dans les festivals du monde entier et ont remporté 20 prix de l'Académie suisse pour le meilleur court-métrage, le Léopard du meilleur

court métrage à Locarno et une nomination pour le meilleur film de l'année du Board's Magazine. Depuis 2003, Pierre Monnard met aussi en scène de nombreux spots publicitaires en Angleterre, en Suisse, en France et en Allemagne et a également réalisé de nombreuses vidéos musicales pour des maisons de disques telles que Warner, Sony ou Universal. Pierre Monnard a tourné son premier film en 2013, la tragi-comédie originale **RECYCLING LILY** qui raconte l'histoire d'un inspecteur de la voirie qui tombe amoureux d'une personne qui accumule les ordures. Le film a obtenu d'excellentes critiques et a gagné en 2014 le prix du public au Festival Fünf Seen en Allemagne. Pierre Monnard a ensuite réalisé la série dramatique et mystérieuse en 8 épisodes **ANOMALIA** avec Natacha Régnier et Didier Bezace dans les rôles principaux, qui a été diffusée sur la TSR et qui a été très suivie et a eu de bonnes critiques.



KARIN HERBELEIN

Sami, Joe and me, page 10

Karin Heberlein est née à Bâle et a grandi à Zurich. Elle s'est installée à Londres et a étudié le théâtre à la Central School of Speech & Drama. Diverses expériences ont suivi dans des théâtres en Angleterre et en Écosse. Parallèlement, elle a réalisé ses premières productions théâtrales en tant qu'artiste résidente au BAC, au Dublin Theatre Festival, au Festival d'Édimbourg, au HAU de Berlin et au Kampnagel de Hambourg. Une formation complémentaire en réalisation de films à la NFTS/Met Film School de Londres lui a permis de changer d'orientation et de se tourner vers le cinéma. Les assistanatns et les premiers courts métrages ont suivi. En 2012/13, elle a été boursière de la 24e Drehbuchwerkstatt München/Zürich au HFF et travaille depuis en tant que scénariste et réalisatrice indépendante. **SAMI, JOE AND ME** est son premier long métrage.



JESSICA HAUSNER

Little Joe, page 12

Jessica Hausner est née à Vienne en Autriche en 1972. Elle a étudié la réalisation à l'école de cinéma de Vienne où elle a signé les courts métrages primés **FLORA** (1996) et **INTERVIEW** (1999). En 2001, son premier long métrage, **LOVELY RITA**, est projeté en avant-première au Festival de Cannes, dans la sélection Un Certain Regard. Elle retourne en compétition dans la sélection Un Certain Regard avec son deuxième long métrage, **HOTEL** en 2004. En 2009, **LOURDES** est sélectionné en compétition au Festival de Venise où il remporte le Prix FIPRESCI. **AMOUR FOU** est le troisième long métrage de Jessica Hausner présenté dans la sélection Un Certain Regard, en 2014. **LITTLE JOE** est son cinquième long métrage et son premier film en langue anglaise.



CHARLÈNE FAVIER

Slalom, page 14

Charlène, exploratrice dans l'âme, autodidacte énergique du cinéma, est habitée par l'envie de faire partager son univers. Après avoir passé son enfance à Val d'Isère et plusieurs années à l'étranger notamment en Australie, en Nouvelle-Zélande et aux États-Unis, elle crée à 24 ans sa société : CHARLIE BUS PRODUCTION pour donner l'impulsion aux projets qui lui tiennent à cœur. Curieuse et consciente de la rigueur liée au métier, elle se forme au jeu d'acteur à

l'école Jacques Le Coq à Londres, à la direction d'acteur au Studio Astoria de New York, et à l'écriture à l'atelier scénario de la FÉMIS d'où elle sort diplômée en 2015. Dans le même temps, elle écrit, réalise et produit plusieurs courts métrages et documentaires, tous diffusés sur France télévision, dont **FREE FALL**, **OMESSA** (23 prix, 80 sélections), et **ODOL GORRI** sélection officielle court métrage César 2020. Son premier long métrage **SLALOM** est annoncé dans la catégorie « Premier film » de la sélection officielle du festival de Cannes en juin 2020 et lauréat du prix d'Ornano Valenti au festival du cinéma européen de Deauville en 2020.



stages de direction d'acteurs et réalise des objets filmés à des fins scénographiques pour la danse ou le théâtre. Son travail avec la vidéo s'oriente petit à petit vers le documentaire puis la fiction. En 2007 elle réalise **COMME À OSTENDE**, un moyen métrage sélectionné notamment à Locarno. En 2011 elle réalise un documentaire sur le designer Jean-Paul Lespagnard **MODE IN BELGIUM** pour Arte et la RTBF et en 2013 son premier long métrage **PUPPYLOVE** est présenté en première internationale au festival de San Sebastián et dans de nombreux festivals. Entre 2014 et 2016 Delphine réalise le documentaire **UNE CHEFFE ET SA BONNE ÉTOILE** sur une cheffe étoilée pour Arte et la RTBF. Elle co-scénarise la série de bande dessinée *Étoilé* sur le monde de la gastronomie aux éditions Dupuis et écrit sa première comédie **LE FEU AU LAC** qui raconte le bouleversement d'une famille lors du mariage du grand-père avec un homme. En 2019 sort son deuxième long métrage **LE MILIEU DE L'HORIZON**, avec Laetitia Casta et Clémence Poesy.



KARIM AÏNOUZ

La vie invisible, page 16

Né en 1966 à Fortaleza, au Brésil, de mère brésilienne et de père algérien, Karim Aïnouz a étudié l'architecture à Brasilia puis suivi une formation en théorie du cinéma à l'université de New York. Son premier long métrage, **MADAME SATĀ**, a été présenté en 2002 à Cannes, Un Certain Regard. Puis il a réalisé **LOVE FOR SALE** en 2006, **I TRAVEL BECAUSE I HAVE TO, I COME BACK BECAUSE I LOVE YOU** en 2009, puis en 2011 **THE SILVER CLIFF**. En 2014, **FUTURO BEACH** était en Compétition à la Berlinale. Son documentaire **CENTRAL AIRPORT THF** a fêté sa première mondiale à la 68e Berlinale et remporté le prix Amnesty International. **LA VIE INVISIBLE D'EURÏDICE GUSMÃO** est son septième long métrage.

DELPHINE LEHERICEY

Puppylove, page 18

Le milieu de l'horizon, page 20

Issue du théâtre, la réalisatrice suisse Delphine Lehericey est d'abord comédienne et metteuse en scène puis se forme en tant que vidéaste. Elle organise et participe à des



PETRA BIONDINA VOLPE

L'ordre divin, page 22

Née en 1970 d'un père italien et d'une mère suisse, Petra Biondina Volpe grandit dans le canton d'Aargau en Suisse. Entre 1992 et 1994, elle est élève de la Haute École d'Art de Zurich puis s'installe une année à New York. De retour à Zurich, elle travaille comme monteuse pour la

société américaine AVID. En 1997, elle intègre la Film Academy Konrad Wolf de Potsdam-Babelsberg. Elle signe une dizaine de courts métrages avant de se consacrer à la réalisation d'œuvres de fiction pour la télévision. Son premier long métrage **DREAMLAND** sort dans les salles de cinéma suisses au printemps 2014. En 2015, elle participe comme scénariste à l'adaptation de **HEIDI** sur grand écran par Alain Gsponer. En avril 2017, la première internationale de **L'ORDRE DIVIN** prend place lors du Tribeca Film Festival de New York..



BETTINA OBERLI

Lovely Louise, page 24

Le vent tourne, page 26

Ma fabuleuse Wanda, page 28

Bettina Oberli est née en 1972 à Interlaken, en Suisse. Elle est scénariste et réalisatrice, connue pour avoir réalisé **IM NORDWIND** (2004), **LES MAMIES NE FONT PAS DANS LA DENTELLE** (2006), **LA FERME DU CRIME** (2009), **LOVELY LOUISE** (2013), **LE VENT TOURNE** (2018) et, en 2020, son sixième long métrage, **MA FABULEUSE WANDA**.



ELSA AMIEL

Pearl, page 30

Née en 1979, Elsa Amiel grandit dans les théâtres accompagnant dès son plus jeune âge son père mime autour du monde. Après une

formation aux arts de la scène (théâtre, mime et danse) elle choisit à 18 ans le cinéma et débute sa carrière d'assistante avec Raoul Ruiz sur **LA COMÉDIE DE L'INNOCENCE**. Elle travaille ensuite comme première assistante auprès de Mathieu Amalric, Emmanuel Finkiel, Bertrand Bonello, Noémie Lvovsky, Julie Bertucelli, Riad Sattouf... Son premier court métrage, réalisé en 2006, **FACCIA D'ANGELO** est une plongée dans l'univers d'un boxeur oublié, entre le fantasme, le souvenir, la nostalgie et la mémoire. Son deuxième film, tourné en 2010, **AILLEURS SEULEMENT**, raconte la parenthèse que s'offre un couple, le temps de se retrouver et celui de se perdre. **PEARL** est son premier long métrage



ELIZA HITTMAN

Never rarely sometimes always, page 32

Révélee en 2013 grâce à **IT FELT LIKE LOVE**, Eliza Hittman, réalisatrice américaine née à New York, s'est imposée aux cinéphiles quatre ans plus tard avec **BEACH RATS**, un film dans lequel elle s'immisçait avec délicatesse dans le jardin secret d'un jeune homme désorienté face à ses désirs. En 2020 elle remporte le Grand Prix au Festival de Berlin pour **NEVER RARELY SOMETIMES ALWAYS**.

MASSOUD BAKHSHI

Yalda, page 34

Né à Téhéran, Massoud Bakhshi a été critique de film, scénariste et producteur, avant de réaliser 12 documentaires et courts métrages récompensés à travers le monde. Son premier long métrage de fiction, **UNE FAMILLE RESPECTABLE**, a été présenté au festival de Cannes 2012. **YALDA, LA NUIT DU PARDON** est son deuxième long-métrage sélectionné à Sundance où il a obtenu le GRAND PRIX DU JURY et au 70ème festival de Berlin Génération 14+ en Compétition. Il a obtenu le Grand Prix du Jury et au 70ème festival de Berlin Génération 14+ en Compétition.



NAOMI KAWASE

Vers la lumière, page 36

Née en 1969 à Nara (Japon), Naomi Kawase étudie à l'école de photographie d'Osaka dont elle sort diplômée en 1989. Elle y enseigne pendant quatre ans avant de se lancer dans la réalisation de courts métrages en 8mm et 16mm à la fin des années 80. Elle réalise plusieurs courts et moyens métrages documentaires et autobiographiques, dont **DANS SES BRAS** (1992), sur la recherche de son père. Quatre ans plus tard, Naomi Kawase écrit et réalise son premier long métrage, **SUZAKU**, situé dans sa province natale de Nara, qui lui permet de remporter la Caméra d'or au Festival de Cannes 1997. Elle retourne à Nara en 2000 pour tourner **HOTARU**. En 2003, elle s'accorde un petit rôle dans **SHARA**, film qu'elle présente en compétition officielle au 56ème festival de Cannes. Le film lui vaut une reconnaissance internationale. Cannes lui réussit bien puisque **LA FORÊT DE MOGARI** (2007), son quatrième long métrage de fiction, reçoit le Grand Prix du jury lors de la 60^e édition du festival. Sans jamais abandonner les documentaires, la cinéaste multiplie les expériences internationales, tournant avec la Thaïlande (**NANAVO**, 2008, avec l'acteur français Grégoire Colin), l'Espagne (pour le documentaire court **IN BETWEEN DAYS**, 2009) etc. Elle effectue son retour cannois avec une nouvelle fiction tournée à Nara, **HANEZU, L'ESPRIT DES MONTAGNES** (2011). Décidément fidèle à la Croisette, on la retrouve en 2013 membre du jury sous la présidence de Steven Spielberg puis l'année suivante en compétition officielle avec **STILL THE WATER**. Le film est, comme souvent, irrigué par la place primordiale donnée à la nature et à la relation intimiste des deux personnages principaux. A l'inverse, son œuvre suivante, **LES DÉLICES DE TOKYO** (2015), se déroule dans le cadre urbain de la capitale nipponne.

STEFANIE KLEMM

Of fish and men, page 38

Née en 1966 à Hilden, Allemagne. Citoyenne suisse et allemande. De 1986 à 1990 elle étudie l'allemand et la psychologie à l'Université de Berne. Elle travaille ensuite comme professeure et danseuse. En 2010 elle obtient un Master en cinéma de la ZHdK (Université des Arts de Zurich). Elle travaille depuis comme auteure et réalisatrice avec sa propre société de production bluebox film.

FERNANDO PEREZ

Insoumises, page 40

Licencié en langue et littérature hispanique de l'Universidad de la Habana en 1970. Membre de l'Instituto Cubano de Arte e Industria Cinematográficos (ICAIC). Critique de cinéma pour la revue CINE CUBANO et de nombreuses publications. Professeur à de nombreuses reprises à l'école de Cine y Televisión de San Antonio de los Baños, créée par Gabriel García Márquez. Elu cinéaste cubain de la décennie par l'Asociación Cubana de la Prensa Cinematográfica, en 1990. **HELLO, HEMINGWAY** est nominé aux Goya de 1990, Meilleur film ibéroaméricain, Prix de la Critique de Cinéma, New York, en 1990. Son film **LA VIDA ES SIILBAR** obtient le Goya du meilleur film en 2000 et Sundance/NHK International Film Award. **SUITE HABANA** est le film d'ouverture au Festival de San Sebastián en 2003.

LAURA CAZADOR

Insoumises, page 40

Née en 1983 à Genève, Laura Cazador (Hunter-Houvet Sardiñas Garcia) a été plongée très jeune dans le cinéma par un papa cinéphile et distributeur de films du sud. Partie étudier le scénario et la réalisation à Cuba à l'âge de 19 ans, elle participe à plusieurs projets avec des collectifs indépendants à La Havane et à Genève, dont le documentaire **ANATOMIE D'UN FILM CUBAIN : LE CAS H2O** en 2008, avant d'écrire et de réaliser en 2013 le moyen métrage de fiction **LUCIA 21**. En 2016, son scénario *Being Ana* est sélectionné pour des rencontres auteurs-producteurs dans le cadre du 69^e Festival de Cannes. Quand elle ne fait pas de films, elle prépare un master en histoire ou écrit des nouvelles et des articles.

Crèmerie Marcel Petite



Fromages, Vins
Produits régionaux
Épicerie fine

1 rue Sainte-Anne
25300 PONTARLIER
CENTRE-VILLE, RUE PIÉTONNE

03 81 39 09 50

www.comte-petite.com



Pour vos réceptions
mariage, anniversaire, baptême,
banquet, lunch...

DEVIS GRATUIT

85 rue de la République - 25300 PONTARLIER

Tél. 03 81 46 70 70

contact@bonnet-traiteur.com

www.bonnet-traiteur.com



DAVID BILLOD
06 88 56 27 86

19 ter, rue des Ecoussons
25300 PONTARLIER
billod.david@neuf.fr



RENAULT PONTARLIER

RUE DE LA FÉE VERTE - B.P. 197
25303 PONTARLIER CEDEX
03 81 39 80 80



RENAULT MORTEAU

45 RUE DE LA LOUHIÈRE
25500 MORTEAU
03 81 67 39 18

	LUN.25.10	MAR.26.10	MER. 27.10	JEU. 28.10	VEN. 29.10	SAM. 30.10	DIM. 31.10	LUN. 01.11	
10H							PEARL Elsa Amiel		
14H							L'ORDRE DIVIN Petra Volpe	NEVER RARELY SOMETIMES ALWAYS Eliza Hittman	OF FISH AND MEN Stefanie Klemm
16H							LOVELY LOUISE Bettina Oberli	YALDA, LA NUIT DU PARDON Massoud Bakhshi	INSOUMISES Fernando Perez & Laura Cazador
18H30	ADAM Maryam Touzani	SAMI, JOE AND I Karin Herbelein	SLALOM Charlène Favier	PUPPYLOVE Delphine Lehercey	LE VENT TOURNE Bettina Oberli	VERS LA LUMIÈRE Naomi Kawase			
20H45	SEIZE PRINTEMPS Suzanne Linton	NEEDLE PARK BABY Pierre Monnard	LITTLE JOE Jessica Hausner	LA VIE INVISIBLE D'EURIDICE GUSMAO Karim Ainouz	LE MILIEU DE L'HORIZON Delphine Lehercey *	MA FABULEUSE WANDA Bettina Oberli *			

* séance au Cinéma Olympia, 2 rue Louis Pergaud, PONTARLIER

Dans le but de réduire les risques de transmission de la Covid-19, l'accès à ce lieu nécessite la

PRÉSENTATION D'UN CERTIFICAT SANITAIRE

Certificat dans
TousAntiCovid Carnet

Certificat
sur papier

Préparez un justificatif d'identité, en complément du certificat sanitaire

La conformité du certificat sera vérifiée à l'entrée selon les règles sanitaires en vigueur.
La vérification ne permet ni d'avoir accès, ni de stocker vos données médicales.

Nous vous souhaitons un bon événement tout en continuant d'appliquer les gestes barrières !

Conformément à la loi du 31 mai 2021, l'accès aux établissements, lieux et événements accueillant de grands rassemblements de personnes est soumis à la présentation du pass sanitaire. Dans le cadre du contrôle de ce pass, l'opérateur ou l'organisateur peut vous demander de justifier de votre identité. Le dispositif a été développé dans le respect de l'avis de la Commission nationale de l'informatique et des libertés concernant le respect des données personnelles. Retrouvez toutes les informations concernant le traitement des données du pass sanitaire sur la fiche de mentions RGPD.

www.ccjb.fr

SWISS FILMS

doubs
le Département

LA CARTE
AVANTAGES
JEUNES
2021-2023

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTE

PONTARLIER

CNCS Centre national du cinéma et de l'image animée